
SEMINARIUM QUEBECENCE

LETTRES

DU

R. P. LACORDAIRE

PARIS. — IMP. DE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

LETTRES

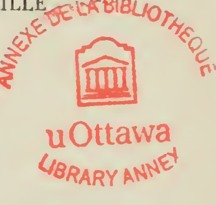
DU

R. P. LACORDAIRE

A Mme LA Cesse EUDOXIE DE LA TOUR DU PIN

ET

A MADAME DE FAVENCOURT, NÉE DE COURVILLE



PUBLIÉES PAR

Mme DE FAVENCOURT

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DE LETTRES DE NN. SS. LES ARCHEVÊQUE ET ÉVÊQUES

DE RR. PP. DOMINICAINS

ET DE M. LE COMTE DE MONTALEMBERT

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, rue de Tournon, 29.

1866



LETTRES

DE NN. SS. LES ARCHEVÊQUE ET ÉVÊQUES, RR. PP. DOMINICAINS
ET DE M. LE COMTE DE MONTALEMBERT

A MADAME DE FAVENCOURT

NÉE DE COURVILLE

ARCHEVÊCHÉ DE TOURS

Tours, 15 octobre 1863.

Madame,

Avant de vous remercier de l'envoi des Lettres du Père Lacordaire, je voulais lire avec attention ce nouveau volume, pour vous dire mes impressions, qui d'ailleurs ne peuvent être que très-bonnes, mais le temps me fait complétement défaut en ce moment, et le mieux est de vous exprimer tout de suite ma reconnaissance, me promettant bien, dès que j'aurai

quelques moments de liberté, de m'édifier par la lecture des nouvelles Lettres.

Ce digne religieux, pour lequel j'ai toujours professé autant d'estime que d'admiration, a révélé dans ses Lettres familières un côté de son esprit qui était entièrement ignoré du public.

J'ai été charmé de la lecture de ses Lettres à des jeunes gens, en voyant comment cette intelligence élevée savait descendre vers la jeunesse et causer affectueusement avec elle des choses de Dieu. Ses lettres à M[me] de La Tour du Pin et à vous nous feront connaître une nouvelle face de cette âme si généreuse.

Je vous suis très-reconnaissant, Madame, d'avoir contribué à me procurer cette édification; un coup d'œil rapide jeté sur la nouvelle publication me promet une vraie jouissance spirituelle, que je me procurerai dès que j'aurai un peu de liberté.

Veuillez bien agréer, Madame, avec mes remercîments, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

† J. Hipp,

Archevêque de Tours.

ÉVÊCHÉ DE RODEZ

Rodez, le 8 septembre 1863.

MADAME,

C'est une excellente idée que vous avez eue de publier les Lettres du Révérend Père Lacordaire adressées à Mme la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin et à vous-même. Il eût été bien regrettable que ces communications intimes d'une sainte amitié restassent inconnues du public, parce qu'elles vous initient à une foule de détails de la vie privée d'un homme qui a rempli avec tant d'éclat sa mission publique, et vous révèlent les ressorts secrets de cette existence si brillante et si tourmentée. C'est ainsi qu'en pénétrant dans le sein de la terre on remonte à la source d'une eau limpide qui jaillit à la surface et porte au loin la fécondité. Dans cette correspondance, le Père Lacordaire se montre tel que l'ont vu ceux qui ont joui de son amitié ; homme d'une simplicité charmante et d'une merveilleuse finesse d'esprit, d'un détachement complet de sa personne et d'un zèle à toute épreuve pour le triomphe des doctrines évangéliques, d'un génie élevé qui contemplait la vérité au sein de l'Être infini, et d'un esprit de détail étonnant pour toutes les choses de la vie matérielle ; ces contrastes sont pleins de charmes, et

l'on est ravi de voir cet homme, après avoir lancé les éclairs de son éloquence et avoir enseveli toute gloire humaine sous le froc de Saint-Dominique, se reposer doucement dans les épanchements de l'amitié, raconter avec la simplicité d'un enfant ses voyages nombreux en France, à Rome, en Belgique, l'établissement des maisons de son ordre, ses obstacles et ses réussites, sans oublier même les *navets de Flavigny*, ni ce pauvre jeune homme inhabile auquel il veut apprendre à faire la cuisine, ni le petit *séïde barbu* chargé d'assurer quelques chaises à ses amis dans l'immense auditoire de Notre-Dame. Au milieu de ces détails, toujours gracieux comme un parterre de fleurs, la haute intelligence de l'illustre dominicain se révèle de temps en temps par le jet subit d'une grande pensée, et par l'enjouement d'un esprit fin qui coule naturellement de sa plume. On voit qu'il est heureux de parler à des âmes d'élite qui le comprennent : c'est un honneur pour Mme Swetchine, pour Mme la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin et pour vous, Madame, d'avoir deviné, encouragé et quelquefois conseillé le celèbre orateur, qui parle de ses fautes avec la naïveté d'un petit novice.

Le Père Lacordaire avait une tendance habituelle à voir tout du beau côté ; cela provenait d'un fonds inépuisable de bienveillance pour les hommes et les choses, ainsi que de sa grande confiance en Dieu qui sait faire tourner tout à bien, même le mal ; de là vient cette qualification *d'optimiste* que Mme de La Tour du Pin lui donnait, et contre laquelle il se défendait avec cette gravité pleine d'enjouement qui lui allait si bien.

Je vous remercie, Madame, de m'avoir envoyé cet intéressant recueil. C'est un bouquet de violettes que j'ai flairé avec une véritable sensualité.

Ce n'est point ici le lieu de parler des reproches qui ont été faits au Père Lacordaire aux diverses époques de sa vie, reproches sur lesquels ses meilleurs amis, ainsi que lui-même, ont passé condamnation. Doit-on s'étonner de voir un terrain fertile produire quelques plantes parasites ? N'est-ce rien pour lui, disciple de l'abbé de la Mennais, d'avoir évité l'écueil où s'est brisée la raison altière de son maître? N'est-ce rien pour lui, jeune homme sans appui, d'avoir jeté sa parole de feu à travers un monde glacé par le scepticisme et d'avoir fait palpiter tant de cœurs jusque-là indifférents aux accents de l'Évangile? Après avoir conquis par les seules armes de l'éloquence cette popularité prodigieuse qui faisait accourir tout Paris à Notre-Dame, n'est-ce rien d'avoir cherché un refuge contre cette gloire dans l'obscurité d'un cloître, pour revenir ensuite braver les préjugés de son siècle sous le costume des Frères Prêcheurs ? N'est-ce rien d'avoir rétabli cet ordre en France, et d'avoir réuni autour de lui une foule d'hommes distingués qui continuent son œuvre, à travers les difficultés des temps ?

Sans aucun doute le Père Lacordaire restera dans le souvenir de la postérité comme une des gloires du génie français et comme un des grands serviteurs de l'Église. Au double point de vue de la parole et de l'action, aucun de nos contemporains ne l'a égalé.

A la fin il a vu venir la mort avec grandeur d'âme : *spiritu magno vidit ultima.* Il a bu ce calice goutte à

goutte, et il s'est couché dans la tombe avec le calme du sage, ou pour mieux dire, avec la foi et l'espérance du saint prêtre,

Vous accueillerez, Madame, avec les mêmes sentiments ces réflexions qui m'ont été suggérées par la lecture de votre beau volume. Elles vous prouveront que vous n'avez pas perdu votre peine en publiant cette correspondance. Je vous prie d'offrir à M. de Favencourt la nouvelle expression de mes sentiments affectueux, et d'accepter pour vous-même l'hommage de mon sincère dévouement.

† Louis,

Évêque de Rodez.

ÉVÊCHÉ DE CARCASSONNE

Carcassonne, le 18 septembre 1863.

MADAME,

Je veux m'empresser de vous remercier du précieux envoi que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. J'ai lu avec le plus vif intérêt les nouvelles Lettres du Père Lacordaire; elles donnent sur quelques circonstances importantes de sa vie des détails généralement peu connus et elles révèlent, comme tout ce qui est dû à son beau génie, l'élévation et la bonté. Assurément, j'appliquerai bien volontiers, Madame, au recueil que nous vous devons ce que j'ai écrit à propos du premier. Tous les deux appartiennent à tous, parce que tous y trouvent de saints exemples et de très-utiles leçons.

Agréez, Madame, avec la nouvelle expression de mes remercîments, celle de mes plus respectueux hommages.

† FRANÇOIS,

Évêque de Carcassonne.

ÉVÊCHÉ DE TROYES

Troyes, le 19 septembre 1863.

Madame,

Je m'empresse de vous remercier de l'envoi que vous avez bien voulu me faire des Lettres du Révérend Père Lacordaire à Mme la comtesse de la Tour du Pin. Je les lirai avec grand intérêt. Le peu que j'en ai déjà vu m'a d'autant plus attaché qu'elles nous font pénétrer dans les sentiments intimes du Père Lacordaire d'une manière bien plus complète que celles qui ont été publiées jusqu'ici.

Je remercie M. de Favencourt de vous avoir suggéré la pensée de m'en envoyer un exemplaire, et vous prie de lui offrir mes souvenirs les plus affectueux.

Veuillez agréer, Madame, l'assurance de mes sentiments bien respectueux.

† E. J.,
Evêque de Troyes.

ÉVÊCHÉ DE NANTES

Nantes, le 28 septembre 1863.

Madame,

Je vous dois une grande reconnaissance pour l'envoi que vous avez bien voulu me faire des Lettres du Père Lacordaire à Mme de la Tour du Pin. Je les ai déjà lues en grande partie, et je le retrouve semblable à lui-même et au portrait que vous en tracez.

J'ai beaucoup connu le Père Lacordaire : nous avons été élevés en même temps au séminaire de Saint-Sulpice ; je l'ai toujours suivi avec le plus tendre intérêt. J'ai vu se développer et grandir son talent et sa vertu. Il faut cultiver cette grande mémoire et ne rien laisser perdre de ses écrits, s'il se peut. Ce sera servir l'Église ; car le Père Lacordaire a été, dans ce siècle, une de ses principales gloires.

Veuillez agréer, Madame, avec tous mes remercîments, l'hommage de mon respect.

† Alexandre,

Évêque de Nantes.

ÉVÊCHÉ DE LA ROCHELLE

La Rochelle, le 29 septembre 1863.

MADAME,

J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le volume que vous avez eu la bonté de m'envoyer, et je vous remercie doublement de cette bienveillante attention. Tout ce qui me rappelle le Père Lacordaire a pour moi un grand attrait, et j'aime en particulier ces Lettres intimes où l'on retrouve successivement les fragments de ce noble cœur.

Veuillez agréer, Madame, l'expression de ma reconnaissance et de mes sentiments les plus dévoués.

† JEAN-FRANÇOIS,
Évêque de La Rochelle.

Rome, le 25 octobre 1863.

Madame,

Au moment de repartir pour Rome, j'ai reçu le livre des Lettres du Père Lacordaire que vous aviez eu la bonté de m'adresser, et la lettre dont vous m'aviez fait l'honneur de l'accompagner ; et comme il m'était alors impossible de vous écrire et que je ne voulais pourtant pas différer, je chargeai le Père Prieur de Saint-Maximin d'être mon interprète et de vous adresser tous mes remercîments. Mais aujourd'hui, que j'ai terminé la lecture de ces lettres, je tiens à venir vous remercier moi-même du plaisir qu'elle m'a procuré. J'y ai retrouvé le Père Lacordaire avec cette simplicité, cette candeur, cet abandon qui donnaient tant de charme à son intimité, et je suis convaincu que cette publication le fera connaître à bien des personnes sous un jour tout nouveau, qu'elles n'auraient jamais soupçonné.

Ces pages m'offraient encore un charme tout particulier, en me reportant aux jours, déjà si loin de nous, où nous commencions ensemble à poser les premières pierres de l'œuvre qui est la plus grande gloire comme elle est la couronne de sa vie.

Veuillez agréer, Madame, avec l'expression de ma reconnaissance, l'hommage de mes sentiments respectueux et dévoués.

Fr. A. V. Jandel,

M. gén. des Fr. Prêcheurs.

Marseille, le 4 septembre 1863.

Madame,

Je vous remercie bien d'avoir pensé à m'envoyer un exemplaire des lettres que vous venez de publier. J'en ai été vivement touché. La mémoire de notre vénéré Père grandit chaque jour, et le monument que lui élèvent ses contemporains vous devra une de ses plus belles pierres. Cette correspondance est des plus touchantes. Elle ne pouvait m'apporter aucune surprise en ce genre, car, grâce à Dieu, je connaissais depuis longtemps les merveilleuses richesses de ce grand cœur. Mais l'impression que produit ce livre autour de moi est partout la même. On s'étonne du trésor de tendresse caché dans cette âme en apparence si froide. Rien ne me cause une plus grande joie que cette réhabilitation du côté le moins connu, sinon le plus riche de sa nature. Puissé-je contribuer à mettre aussi plus en saillie son profond esprit religieux ! Je me recommande pour cela à vos bonnes prières, Madame : mon travail n'avance pas aussi vite que je le désirerais : j'aurais besoin pour cela de plus de loisir et de solitude.

Veuillez agréer, Madame, avec l'expression de ma reconnaissance, l'hommage de mon profond respect et de mon très-humble dévoûment.

F. Bernard Chocarne,

Des Fr. Prêcheurs.

Marseille, le 12 septembre 1863

Madame,

Merci de la délicate pensée que vous avez eue de m'envoyer le volume de Lettres que vous venez de publier. Il m'est arrivé à Flavigny. Je l'ai lu avec l'avidité d'un fils qui ne croit jamais assez connaître l'histoire intime du cœur de son père. Cette lecture a été le charme de mon long voyage, et en la faisant, je vous bénissais d'avoir ainsi contribué à augmenter et à perpétuer, dans notre pays, le culte et la mémoire de cette grande âme qui nous fait glorifier et vénérer en elle la divine alliance du génie et de la sainteté.

Veuillez agréer, Madame, mes respectueux hommages et l'assurance de ma bien vive reconnaissance.

F. A. N. Saudreau,

Prov. F.

Maiche, ce 3 octobre 1863.

Madame,

J'ai appris que vous m'aviez fait l'honneur de m'adresser un exemplaire des Lettres du P. Lacordaire à Mme Eudoxie de la Tour du Pin. Je m'étais déjà procuré ce précieux recueil, et nous venons d'en achever la lecture en famille. Par votre obligeant souvenir, vous me fournissez l'occasion toute naturelle de joindre à mes remercîments l'expression de mes félicitations les plus sincères. Permettez à un vieil ami du Père Lacordaire de vous dire combien il a été heureux de retrouver ce grand homme tout entier dans plusieurs des belles pages que vous venez de livrer à la publicité. Vous avez rendu un véritable service à sa mémoire et à l'histoire de notre temps, en même temps que vous avez ajouté un nouveau fleuron à sa gloire si pure, quoique si méconnue, par les aveugles sectateurs de l'école qui règne depuis quelques années sur les Catholiques Français. Ils feront tout leur possible pour ensevelir ce volume dans le silence, comme ils l'ont fait pour le recueil publié par M. l'abbé Perreyve. Mais ils ne réussiront pas à en dérober la connaissance aux âmes vraiment dignes d'en jouir. Et d'ailleurs l'avenir, j'en suis sûr, dédommagera notre saint ami des injustices du présent.

Ce doit être pour vous, Madame, une consolation à à la fois très-douce et très-légitime que d'avoir pu ainsi enchâsser la mémoire de votre noble et pieuse amie dans l'immortalité du Père Lacordaire. Elle était bien digne de cette récompense par son rare et généreux dévoûment à tout ce qui honore et relève la nature humaine.

Agréez, Madame, avec mes plus humbles et plus sincères remercîments, l'hommage de mon profond respect.

Ch. de Montalembert.

LETTRES

DU

R. P. LACORDAIRE

A Mme LA C^{sse} EUDOXIE DE LA TOUR DU PIN

Le lendemain de la mort de Madame la comtesse Eudoxie de La Tour du Pin, le Révérend Père Lacordaire écrivit les lignes suivantes à la personne qui croit devoir, pour la plus grande gloire de Dieu, publier les lettres contenues dans ce volume (1).

Paris, 6 mai 1851.

Je n'irai point vous voir aujourd'hui au milieu de ces tristes préparatifs. Mais je ne puis m'empêcher de vous écrire un mot pour vous témoigner encore

(1) *Note de l'Éditeur.*

Cette lettre est adressée à Mme la Comtesse Éliza de Courville, Chanoinesse du Chapitre de Sainte-Anne de Bavière, actuellement Mme de Favencourt.

Les 2e, 25e, 45e, 59e et toutes celles qui suivent la 60e lui sont également adressées. On a cru devoir les placer à leur date dans ce Recueil.

toute la part que je prends à l'immense perte que vous venez de faire.

Vous savez combien j'aimais et j'estimais Madame de La Tour du Pin, *qui était depuis vingt ans une des forces de ma vie par l'élévation de son esprit, sa sympathie avec le mien, et l'admirable dévoûment qui la remplissait.* Je sais donc tout le bien que vous perdez, puisque j'en ai connu le prix. Mais si dures que soient les séparations de ce monde, il nous reste toujours Celui qui en est l'auteur, celui qui nous a donné et qui nous retire, celui qui ne manque jamais, en qui nous serons tous un jour réunis par la foi et la charité qu'il nous a données. Il ne vous abandonnera point ; il ne vous laissera point solitaire ici-bas ; car il a des ressources pour toutes les douleurs, même celles qui sont des abîmes sans fond. Jetez-vous tout entière en lui, pour que vous y retrouviez par un amour plein d'espérance celle que vous avez perdue. J'ai offert pour elle ce matin le saint sacrifice, et j'ai donné des ordres dans nos trois maisons pour que soixante messes soient immédiatement dites à

son intention. Je m'en suis réservé quarante que je dirai moi-même.

La lecture de cette lettre fera connaître suffisamment le but qu'on s'est proposé d'atteindre en publiant la correspondance du Révérend Père Lacordaire avec Madame de La Tour du Pin.

Montrer dans l'âme de l'illustre religieux la grave douceur d'une ancienne amitié ; initier les lecteurs qui ne connaissent pas encore tout ce que fut cette grande âme aux secrets de sa vie intime, en laissant venir jusqu'à eux les épanchements de sa foi, de son humilité, de son abandon filial à la divine Providence, de sa sévère piété ; ajouter à l'édification qu'à déjà produite dans l'Église la

mémoire mieux connue de ce prêtre admirable ; consoler quelques âmes solitaires et délaissées, en les admettant aux entretiens intimes de sa tendresse austère et forte, c'est tout le profit qu'on attend de cette publication, le seul que l'on demande à Dieu.

Juillet 1863

PREMIÈRE LETTRE

a Mme la Csse Eudoxie de La Tour du Pin.

Rome, 11 février 1837.

La perte que vous avez faite est irréparable pour tout le monde sur la terre, mais surtout pour vous, qui aimiez tant Madame votre mère et qui voyez briser avec sa vie tout l'intérieur qui vous défendait contre la solitude. Heureusement que vous avez une amie qui est une autre vous-même, et surtout que vous êtes habituée à une vie sérieuse et chrétienne.

Cependant ce sera toujours un grand vide.

parce qu'on a besoin de trouver à côté de soi un cœur toujours ouvert, un intérêt autre que le sien propre. Je prends bien part, je vous assure, à votre affliction, à tous les sentiments qui ont dû se presser dans votre âme et l'accabler.

Je regrette personnellement dans Madame votre mère une personne qui m'était véritablement attachée, bonne et simple comme je les aime. Sa maison, pendant trois ans, a été pour moi un lieu de consolation, où je jetais les yeux quand j'étais agité et souffrant, où j'étais sûr de rencontrer un moment doux, et d'en sortir plus heureux. Je voudrais bien pouvoir vous promettre d'aller bientôt vous voir et vous consoler, mais mon retour s'éloigne indéfiniment.

Mon intention est de me fixer à Rome et d'y prendre une position plus stable en m'attachant à Saint-Louis-des-Français, très-bel établissement que nous avons ici. L'ambassadeur m'y a donné un appartement où j'entrerai dans quelques jours en attendant la vacance prochaine d'une place de chapelain. Je suis on ne peut

mieux traité à Rome par tout le monde. Je regrette mes amis et cette excellente jeunesse que j'aime tant. Mais mon temps ne sera pas perdu, et il faut bien s'asseoir un peu, même pour faire le bien.

Montalembert, qui a reçu ici un accueil parfait, me quitte dans quelques jours. Sa femme est on ne peut plus aimable, simple, bonne, et c'est vraiment une bénédiction pour lui de l'avoir trouvée. Ils partiront du 18 au 20 février, et moi j'irai le 20 coucher à Saint-Louis. Je suis en train de m'acheter des meubles et de faire vendre ceux que j'ai laissés à Paris. On m'enverra seulement quelques objets que je tiens à conserver.

Je vous prie de remercier Madame de *** de la bonne et longue lettre qu'elle a bien voulu m'écrire dans ces tristes circonstances. Je lui en suis bien reconnaissant. Présentez aussi mes hommages respectueux à M. et Madame de C., que je n'oublie pas, Dieu merci.

Hélas! quand nous reverrons-nous tous? quand nous promènerons-nous sous les ombrages de Versailles? quand nous retrouverons-

nous sous les voûtes de Notre-Dame? Dieu unit les hommes et les disperse. Il frappe les cœurs qui s'étaient rencontrés; il ne nous laisse que la mémoire des temps qui ne sont plus, et ces larmes involontaires au souvenir des amis. Prions-le de nous permettre de nous revoir sur la terre. Je vous renouvelle tous mes sentiments tristes et dévoués et l'hommage d'un cœur qui vous ayant une fois connue emportera partout votre souvenir.

DEUXIÈME LETTRE

à Mme de ***.

Rome, 1837.

Je vous remercie de la marque de souvenir que vous m'avez donnée par un billet qui a mis si longtemps à me venir, qu'on croirait qu'il a été jaloux du bonheur qu'il m'apportait. Car c'est un vrai bonheur pour moi d'avoir eu cette preuve que vous n'oubliez pas vos amis.

Pourquoi faut-il que vous ayez eu à me donner de si tristes nouvelles? Je n'ose presque pas y penser. C'est un abîme où Dieu seul a le droit d'aller jusqu'au fond. Heureusement pour cette

pauvre Madame de La Tour du Pin qu'elle vous a près d'elle, et que votre cœur lui est une source inépuisable de force et d'amour.

Ah ! combien on a besoin d'être vraiment aimé ! Que nos misères sont grandes ! Et surtout qu'il y a des moments où Dieu aggrave contre nous sa main si bonne !

Dites bien vous-même à cette excellente amie combien je la plains, et combien je vous envie d'être près d'elle. Hélas ! je ne sais quand je vous reverrai ! et tout ce qui peut se passer durant cet exil. Je suis bien ici ; mais l'avenir m'est totalement inconnu. Priez pour moi.

J'ose vous charger de mes hommages respectueux pour M. et Madame de C..., et vous prie d'agréer l'expression des sentiments humbles et dévoués d'un cœur qui vous est connu.

TROISIÈME LETTRE

à Mme la Csse Eudoxie de La Tour du Pin.

Rome, 20 avril 1837.

La lecture de votre lettre m'a transporté d'une manière bien vive au sein de votre tristesse, et m'a fait désirer le temps où j'aurais pu aller vous voir et vous porter cette faible consolation de la présence d'un ami. Je dis faible : car que peut l'affection lorsque le cœur qu'elle veut toucher est blessé au fond?

Nous ne pouvons aller au fond de rien. Dieu s'est réservé cette puissance, et j'espère de sa

bonté qu'à la longue il adoucira une douleur qu'il vous a envoyée non pour vous tuer, mais pour vous éprouver et vous détacher encore davantage de tout ce qui passe. Il vous a laissé dans votre amie un bien inappréciable auquel vous devez être sensible, et qui vous est une preuve qu'il ne vous abandonne pas. Jouissez-en; laissez-vous aller le plus possible à la joie d'aimer.

Je voudrais vous voir prendre aussi quelque distraction dans un voyage qui vous présenterait des objets nouveaux. Malheureusement il est difficile pour vous de voyager, ayant besoin d'être accompagnée; mais ce n'est pourtant pas un obstacle invincible, surtout si votre santé l'exige. J'ai toujours éprouvé un grand soulagement du changement de lieu, et encore aujourd'hui, quoique bien moins sensible à ce qui est nouveau, je trouve dans les objets extérieurs quelque chose qui calme mes mélancolies tout en les nourrissant. La tristesse est une faim qui a besoin de pâture, et qui se fait d'autant plus de mal qu'elle se concentre en elle-même sans autre aliment.

Je suis, comme vous le savez, établi à Saint-Louis-des-Français depuis deux mois, et à aucune époque je ne me suis senti plus calme et plus heureux. J'ai la conscience d'être au port. Nulle part il ne règne avec autant de sécurité une liberté si grande. Chacun n'y fait pas des dogmes de ses idées, une Église de son parti. Les passions lointaines qui voudraient s'y glisser y expirent comme l'écume au bord de la mer. Vous pouvez en juger par la conduite du Saint-Siége à l'égard du gouvernement français.

On accepte ici ce que la Providence fait ou souffre, et on ne croit pas que tout est perdu parce qu'un principe secondaire a été plus ou moins violé dans une de ces effervescences que Dieu permet pour le châtiment des rois et des peuples.

D'une autre part, je m'occupe d'un travail de longue haleine qui remplit suffisamment mes jours, et me donne la satisfaction d'apporter ma part de travail sacerdotal à l'Église.

J'ai tout à fait renoncé à Paris. Tous mes meubles sont vendus, et j'attends chaque jour quelques objets que j'ai voulu conserver. Le

succès de M. de Ravignan, si heureux pour la religion, a facilité beaucoup l'accomplissement de mes résolutions. Il eût été difficile que je ne retournasse pas à Notre-Dame si on n'avait pu m'y remplacer; la Providence y a pourvu, et c'est d'ailleurs en soi une chose bien convenable que l'œuvre de Notre-Dame ne soit pas personnelle, mais devienne une occasion à plusieurs talents de se produire pour la gloire du clergé et l'instruction de la jeunesse. Tout va donc au mieux.

M. l'abbé Guéranger, prieur de la communauté de Solesmes, est arrivé à Rome pour y faire approuver sa Congrégation. Il a été très-bien reçu du pape, des cardinaux, des Jésuites et de l'ambassadeur; son affaire est en bon train, et tout le monde croit au succès. J'en suis ravi pour l'avenir de notre Église de France, qui a grand besoin des ordres religieux.

Soyez assez bonne pour présenter l'hommage de mon respectueux souvenir à M. et à Madame de C., ainsi qu'à votre amie. Pour vous, vous ne doutez pas du plaisir que vous me faites quand vous me donnez de vos nouvelles, et des senti-

ments d'attachement que je vous conserve avec fidélité. Priez pour moi comme je prie aussi pour vous.

Notre séparation sur la terre sera longue peut-être; mais plus les années s'accumuleront, plus le jour de la réunion sera proche, et c'est là qu'est le terme de toute vie et de toute amitié. Adieu.

QUATRIÈME LETTRE

Rome, 15 juillet 1837.

J'ai été très-affligé de voir par votre dernière lettre que votre âme était toujours aussi abandonnée à la douleur, et que rien ne pouvait la consoler, ni le temps, ni l'amitié, ni la vie chrétienne à laquelle vous avez le bonheur d'être accoutumée. Cela me fait une grande peine. Je crains que vous ne vous miniez peu à peu ; la consomption sourde du chagrin est lente d'abord, mais si nous ne savons pas nous surmonter, elle ne nous laisse à la fin qu'une vie

sans ressort que nous ne pouvons plus ranimer.

La pensée de ma mère m'apparaît souvent aussi et me rend mélancolique; je penserai à elle jusqu'au dernier jour de ma vie, et rien assurément ne m'est plus facile que de comprendre l'immensité de la perte qui vous a frappée : cependant nous devons lutter contre ces dépouillements affreux que la Providence nous envoie. Vous vous devez à bien des âmes auxquelles vous pouvez faire du bien dans le cours de votre vie; il y a peut-être des orphelins qui auront besoin de vous, et auxquels Dieu vous destine pour être leur mère. Quand Dieu nous ôte, c'est souvent pour que nous donnions ce qui nous reste à ceux qui ont encore moins que nous ; les douleurs des uns sont le soulagement des autres, comme la nuit de l'occident fait le jour de l'orient. L'idée du bien à faire est un remède puissant que Dieu nous a préparé contre les plus grands désespoirs, le seul quelquefois qui soit assez fort pour nous faire renaître à l'espérance, et auquel il me semble qu'une âme comme la vôtre ne doit pas résister.

Je voudrais vous voir mêlée à quelque œuvre de charité qui vous donnât dans la consolation des autres une consolation personnelle. Je vous assure que si je ne croyais pas être capable, comme toute créature, d'un peu de bien sur la terre, il me serait aujourd'hui impossible d'y vivre; mais cette pensée me soutient contre toutes les difficultés de la vie. Une femme, je le sais, n'est pas un prêtre; mais, outre que nous sommes tous prêtres dans un sens large, la femme a été douée par Dieu d'une influence extrêmement puissante, surtout dans la société chrétienne. Je ne crois pas qu'une femme chrétienne puisse sous ce rapport adresser le moindre reproche à sa destinée. Fortifiez-vous donc contre l'adversité, je vous prie, et ne vous laissez pas éteindre dans un feu qui ne doit que vous purifier.

Je veux dès aujourd'hui vous donner une occasion de faire du bien; j'ai besoin de vos conseils, et je vous les demande sous le secret. On me fait de diverses grandes villes de France, particulièrement de Metz, des invitations pressantes de venir y donner des conférences. Le retour à

Paris m'est interdit par le refus que j'ai fait d'un canonicat qui m'a été indirectement offert; il n'y faut donc plus songer. Rester à Rome dans une vie de cabinet, toujours froide et non stimulée, n'est pas, je crois, ma vocation. D'un autre côté le cardinal vicaire m'invite à donner des conférences à Rome même pour les étrangers; j'y répugne à cause du peu d'homogénéité qui serait dans l'auditoire, de la difficulté qu'il y aurait par conséquent à s'en rendre maître, et enfin à cause du bien minime qui probablement en résulterait. Qu'en pensez-vous?

A Metz, on m'offre la cathédrale, un logement chez l'évêque; je resterais là de l'Avent à Pâques, prêchant tous les dimanches, et, l'hiver suivant, j'irais ailleurs. Dites-moi votre pensée sur tout cela.

Vous saurez que l'abbé Guéranger a complétement réussi, que Solesmes est érigée en abbaye, la congrégation des Bénédictins rétablie sous le nom de *Congrégation des Bénédictins de France*, que l'abbé de Solesmes sera à vie, que tous les autres établissements à venir de Saint-Benoît seront sous sa dépendance, etc...; c'est un miracle.

Il ne reste plus que la ratification du pape qui ne peut manquer, au moins pour l'essentiel. Vous voyez que nos affaires vont bien ici. Les Jésuites se sont admirablement conduits et ont soutenu jusqu'au bout M. Guéranger comme des lions.

CINQUIÈME LETTRE

Rome, 2 septembre 1837.

Vous n'ignorez pas, que le choléra sévit cruellement à Rome depuis quinze jours, et rien n'annonce encore la décroissance du fléau, pas même la diminution des chaleurs qui continuent à être très-fortes et sans pluie. Néanmoins la maladie n'a pas encore sérieusement attaqué le centre de la ville où j'habite ; les cas y sont peu fréquents, et les morts assez rares. Ce maudit fléau est arrivé quand je songeais à revenir en France pour le commencement de l'hiver ; main-

tenant il y aurait lâcheté à quitter Rome, où je ne puis pas être d'un grand secours aux Italiens à cause de la langue, mais où la présence seule est un bienfait qu'on doit au moins donner quand on ne peut faire mieux. Je puis d'ailleurs être utile à quelques Français. Je ne puis donc partir avant l'extinction du mal, et Dieu sait où cela nous mènera, peut-être jusqu'au milieu de l'hiver. Dans tous les cas, s'il m'est impossible de partir assez tôt pour franchir les Alpes avant novembre, j'aime mieux ne les passer que pour être en France après les fêtes de Pâques. J'éviterai ainsi la seconde invasion du choléra qui est plus que probable pour le printemps prochain, et j'aurai satisfait à tous les devoirs que les circonstances exigeaient.

J'ai profité de ces tristes circonstances pour répondre enfin aux ouvertures qui m'étaient faites indirectement de Paris, et j'ai écrit à Mgr l'archevêque une lettre où, tout en sauvant largement la dignité, j'en ai fait assez pour donner lieu à ses bonnes dispositions de se montrer, si elles sont sincères comme je le crois.

Votre lettre retardée par je ne sais quels acci-

dents n'est venue qu'après cette démarche, et j'ai été ravi de voir que vous seriez heureuse d'apprendre ce que j'ai fait. Nos propres pensées sont toujours si peu assurées, qu'on est charmé de les trouver conformes à celles des personnes que l'on estime et que l'on aime, comme je fais la vôtre du fond de mon cœur.

La question de savoir si je parlerai à Rome cet hiver est tranchée par le fait, puisque Rome sera une solitude ; pas un étranger, et une partie des personnes de distinction en fuite. Quant aux provinces de France, nous avons du temps pour y penser et cela dépendra beaucoup de la réponse que j'attends de Paris. J'avais néanmoins écrit à Metz à un grand vicaire qui m'avait demandé le premier la préférence ; mais je ne suis lié qu'autant que je le voudrai. D'un autre côté mon retour pour après Pâques est nécessité aussi par le soin d'éviter la seconde invasion du choléra ; et ainsi la Providence a tout décidé elle-même.

L'accent de vos lettres si aimables est d'une tristesse qui me fait grande peine. Je vois que vous ne guérissez point. Que je vais vous retrouver

changée ! Hélas ! le temps nous apporte incessamment dans notre triste besace quelque nouvelle pierre qui augmente le fardeau. Les amis ont beau puiser pour le diminuer : il y a des douleurs plus fortes que l'amitié. Croyez du moins que la mienne vous demeure. Écrivez-moi souvent, quand vous le pouvez. Mettez une ligne chaque jour ; à la fin cela fait une lettre.

Je suis bien touché du souvenir de P... ; ne m'oubliez pas près de lui quand vous lui écrivez, et dites-lui que je ne l'oublie point. Je vous écris vite, parce que 'ai commencé plus tard que je ne croyais, et que je veux absolument vous donner de mes nouvelles aujourd'hui. Jamais je ne me suis mieux porté. Nous avons d'ailleurs à Saint-Louis pharmacie, médecin, infirmiers, et tous les soins possibles.

Adieu, priez pour moi ; je suis à vous de tout cœur.

SIXIÈME LETTRE

Circy, 18 novembre 1837.

Je me suis bien rapproché de vous depuis deux mois. C'est le 25 septembre dernier que j'ai quitté Rome, quatre jours avant votre dernière lettre, qui m'a été renvoyée fidèlement en France.

Lors de mon départ, je n'avais pas encore reçu la réponse de M. l'archevêque de Paris, et j'ignorais dans quelles dispositions l'avait mis ma démarche. A peine arrivé, j'ai su que cette réponse s'était croisée avec moi, et je dois la

trouver à Metz, où je serai dans quelques jours et où je passerai tout l'hiver. On m'écrit qu'elle est très-amicale et très-cordiale. Néanmoins, j'ai continué dans mon dessein de donner des conférences à Metz de l'Avent jusqu'à Pâques ; c'est une expérience que je suis bien aise de faire, et qui a d'ailleurs un but utile, celui de familiariser de plus en plus le clergé avec un mode de prédication devenu nécessaire. Nous avons besoin dans les principales villes de France d'*une chaire d'exposition de la doctrine catholique ;* j'aspire à la créer à Paris, et je voudrais en répandre l'idée ailleurs.

Voyez quel progrès depuis quatre à cinq ans ; je suis appelé dans plusieurs grandes villes par des évêques qui me laissent le champ libre ! Encore quelques années, et j'espère bien que les choses auront avancé. J'aurais beaucoup d'idées à vous développer sur ce sujet ; nous en causerons à Versailles dans quelques mois. C'est au mois de mai que je vous reverrai. Nous irons nous promener sous les beaux arbres du parc, et vous me montrerez les nouvelles magnificences du château qui me sont inconnues.

Vos observations sur la province sont justes à un certain point de vue; mais il ne s'agit pas pour moi de gloire, de succès; il s'agit d'une œuvre dont les conséquences sont importantes pour l'avenir de l'Église de France, et dans tous les cas un peu de bien à faire doit l'emporter sur toutes les considérations. Quand nous nous verrons, vous comprendrez mieux mes plans, et je vous dirai combien mon voyage de Rome a été heureux. Je savais bien pourquoi je l'entreprenais; mais je n'aurais jamais cru que la Providence me favoriserait si largement.

Nous avons enfin un abbé crossé et mitré. Il est probable que je passerai l'été prochain à Solesmes, et que je ne ferai que traverser Paris. Solesmes m'offre un asile très-agréable, du loisir, des livres, des gens pieux et instruits, enfin une grande économie. Tous mes frais de voyage payés, il me reste douze cents livres de rente, et actuellement dans ma bourse environ quinze cents francs. Voilà l'état de mes finances qui vont à ma satisfaction, en ce sens qu'elles sont aussi grandes que mes désirs.

Je suis ici chez M. Chevandier, excellent

homme avec lequel je continue des relations déjà anciennes de quelques années.

Adieu, écrivez-moi à l'évêché de Metz, et croyez au bonheur que me cause la pensée de vous revoir.

SEPTIÈME LETTRE

Metz, 26 décembre 1837.

Je suis persuadé que vous ne m'en voulez pas quand je tarde à vous écrire. Vous savez ce que c'est que ma vie pendant mes conférences, la préparation, les visites, les conversations, la fatigue de corps et d'esprit; ce sont des semaines dévorantes. J'ai, du reste, ici des consolations sans nombre et bien supérieures à celles de Paris sous tous les rapports. L'auditoire d'hommes est considérable et n'a fait qu'aug-

menter à chaque dimanche; il est beaucoup plus calme et respectueux que celui de Notre-Dame, et le profit spirituel est beaucoup plus sensible. Un grand nombre d'esprits, seulement après quatre conférences, sont déjà frappés et ébranlés. J'ai tout lieu d'attendre, avec la grâce de Dieu, une moisson abondante. D'un autre côté, l'évêché est tout à fait bien pour moi, et pas l'ombre d'opposition dans le reste du clergé. Aucun parti ne s'est montré hostile. Je dîne à la préfecture et chez les légitimistes; le parti républicain vient m'entendre en masse. Je suis donc dans une tranquillité d'âme parfaite, et aussi content de mon essai de province qu'il est possible. Vous voyez par là que je ne rentrerai à Paris qu'à bonnes enseignes et avec des conditions qui ne me laisseront plus le jouet ni de la faiblesse ni de l'inimitié. J'ai reçu des demandes de Marseille et de Lyon.

Tout cela et l'affaire de Cologne m'ont décidé à publier ma *Lettre sur le Saint-Siége*. Elle paraîtra dans quelques jours, et vous en recevrez un exemplaire. J'y ai joint une courte préface, et j'ai retranché trois ou quatre pages relatives à

M. de La Mennais, qui aujourd'hui seraient trop tardives.

L'écrit aura donc un caractère tout à fait général. J'ai prévenu Mgr l'archevêque de sa publication par une lettre simple et cordiale, en réponse à celle qu'il m'avait écrite à Rome au milieu d'octobre, et que j'ai enfin reçue. Elle était elle-même simple et cordiale. Je suis presque sûr que la bonne harmonie ne sera pas troublée.

Je suis toujours contristé de ce que vous me dites de votre santé. Combien j'aspire au moment de vous revoir! Ce ne sera qu'au commencement de mai. Dans quel état vous retrouverai-je? Est-il possible que vous ne puissiez pas prendre le dessus avec toute la foi que vous avez ?

Enfin, vous voulez vous tuer, et vous n'estimez rien tous les amis qui vous restent, parmi lesquels je suis bien sincèrement, bien constamment. Si vous n'êtes pas à Paris en mai, j'irai tout de suite vous chercher à Versailles. Tenez-moi bien au courant de tout ce qui vous concerne.

Dites à Madame de *** ma sensibilité pour son bon souvenir. Priez toutes les deux afin que ma mission réussisse, et que je laisse ici des fruits durables. Adieu. Mille vœux pour cette année 1838 où je vous reverrai enfin !

HUITIÈME LETTRE

Paris, 16 juin 1838.

Je viens m'accuser près de vous d'une bien grande ingratitude, et vous annoncer mon départ immédiat pour Solesmes, où je dois passer un mois. Les choses se sont pressées de manière à m'obliger de remettre ma course à Versailles pour mon retour. A la mi-juillet, je traverserai Paris pour me rendre à la Roche-Guyon, où je dois passer un autre mois, et je vous ai réservée pour ce moment-là. Personne autre que vous ne me verra.

L'affaire que vous savez est en bon chemin. Mgr de M., que j'ai vu pendant deux jours, et dont j'ai été charmé, nous ouvre son diocèse et nous assure de sa protection. Tout est arrangé de ce côté-là : il reste Rome. Or le 1er septembre prochain, je partirai une troisième fois pour ce pays sans en rien dire à personne, pour traiter avec le cardinal Lambruschini et l'*Ordre* en question. Si tout s'accommode, j'entrerai immédiatement, mais sans annoncer en France mes projets ultérieurs, afin d'avoir le moins d'obstacles possible.

Adieu, priez pour moi, pour cette œuvre.

NEUVIÈME LETTRE

Au château des Chaises, 26 juillet 1838.

Vous aurez su probablement par Madame de ***, la visite que je vous ai faite à Versailles justement le lendemain de votre départ. J'ai été contrarié et affligé de ce contre-temps plus que je ne puis dire, puisque je ne sais maintenant quand je vous reverrai. C'est mardi prochain que je pars pour Rome avec des résolutions bien arrêtées, et qui ouvrent devant moi une carrière dont il est difficile, humainement parlant, de prévoir l'issue.

Mais je pars avec confiance parce que je n'ai

pas d'autre but que le service de Dieu, et que sa providence jusqu'ici m'a toujours été favorable.

Depuis ma visite à Versailles, j'ai vu Mgr l'archevêque de Paris pour prendre congé de lui. Il savait déjà en gros mon projet par suite d'une confidence que Mgr l'évêque de Meaux avait faite à quelqu'un, lequel en avait fait une à Mgr l'archevêque. Il m'a reçu avec un air de tristesse peint sur son visage, comme un homme blessé sans doute, mais plus au cœur, il me semble, que dans l'amour-propre. Enfin après une longue conversation, il a repris son air habituel avec moi, il m'a engagé à lui donner de mes nouvelles, m'a chargé d'une commission pour Rome, et nous nous sommes quittés en bons termes. Je vous avoue que j'en suis bien aise.

Je vous donnerai de mes nouvelles à mon arrivée à Rome. Jusque-là priez bien pour moi, afin que Dieu m'éclaire et me soutienne, et que je ne fasse rien que sa volonté. Nous nous reverrons sans doute en ce monde, et ce sera toujours pour moi une grande consolation de vous retrouver. Adieu, adieu.

DIXIÈME LETTRE

Rome, 14 septembre 1838.

Je suis à la veille de mon départ pour retourner en France. J'ai réussi au delà de toutes mes espérances dans l'affaire qui m'avait conduit à Rome et je n'ai plus qu'à m'y donner tout entier.

Arrivé ici le 15 août dernier, j'en repars le 15 septembre avec la plus grande consolation que j'ai eue de longtemps. Le souverain pontife, le cardinal secrétaire d'État, le cardinal préfet de la congrégation des évêques et réguliers, le général des Dominicains, tous ceux que j'ai vus m'ont ac

cueilli avec une confiance et une bonté sans mesure. Tout s'est arrangé en huit jours. Je retourne en France pour y réunir quatre ou cinq jeunes gens dévoués à cette œuvre; au mois d'avril, après Pâques, nous viendrons à Rome, nous y ferons un noviciat d'une année, réunis ensemble et à part, puis nous retournerons en France avec les pouvoirs et la mission de l'Ordre. Vous me reverrez donc bientôt.

Je serai à Dijon du 25 au 30 septembre, où je vous prie de m'écrire *poste restante;* je passerai le mois d'octobre dans le Châtillonnais et tout l'hiver à Paris.

J'ai écrit à Mgr de Bordeaux pour m'excuser près de lui, et il me serait impossible en effet de tenir mon engagement. Ce ne sera pas trop de cinq mois pour choisir mes coopérateurs, et préparer le matériel de notre établissement.

Priez bien pour moi, car me voilà une rude affaire sur les bras; mais toute difficile qu'elle soit, comme elle est désintéressée, et qu'elle n'a d'autre but que Dieu, je suis persuadé que sa providence ne nous manquera pas. Je vois bien ce qui me manque pour une si grande œuvre;

toutefois je trouve aussi en moi des éléments convenables, et si j'examine bien mon état intérieur et toute ma vie, je me persuade d'avoir été prédestiné à cette œuvre, sans laquelle je ne trouve pas la solution de tout ce qui m'est arrivé.

Bien que je pense être très-connu de vous, peut-être cependant une partie de mon caractère n'a pas trouvé l'occasion de se révéler à vos yeux. Vous me croyez plus d'imagination que de persévérance et de force, poussé davantage par un certain besoin d'agir et beaucoup moins par une pensée pieuse et dévouée. Dieu seul sait le fond.

Sur le mois de séjour que j'ai fait à Rome, j'en ai passé la moitié à Frascati, chez la princesse Borghèse, excellente et chrétienne dame, qui me témoigne une confiance et une amitié que je ne saurais dire. Je suis vraiment confus quelquefois de tous les sentiments que l'on me montre, et je crains que tout cela ne finisse par un grand abandon et délaissement, tant il me semble qu'aujourd'hui on excède à mon égard. Dieu me fait sans cesse quelque ami nouveau, non que le nombre en soit grand en soi, car

au contraire il est très-petit, mais je le trouve grand eu égard à la difficulté d'être sincèrement aimé.

Je m'en retourne par Bologne, où je prierai sur le corps de saint Dominique, qui y est enseveli ; par Plaisance, Turin et Genève. J'étais venu par Lyon, Turin, Gènes, Livourne et Florence. Dans mes trois voyages, sans que j'y eusse pensé, je suis allé par la Méditerranée et retourné par l'Adriatique. Vous qui savez tant de bonnes choses, dites-moi pourquoi? car rien n'a lieu sans raison.

Comment va votre santé et celle de votre amie?

Adieu, mille respectueux compliments.

ONZIÈME LETTRE

Paris, 14 novembre 1838.

J'étais allé vous chercher rue de la Ville-l'Évêque, et votre bonne lettre m'a rendu ma visite, à mon grand plaisir. Je compte bien n'en pas rester là. Cette semaine est prise tout entière; mais je trouverai un jour dans l'autre.

Tout va bien dans mon affaire, et j'ai mille choses à vous conter, pourvu que vous ne soyez pas trop effrayée de mon nouvel air monacal. Je sens déjà furieusement l'inquisition, et vous ne me reconnaîtrez pas. C'est pour le coup que je suis converti. Adieu et à bientôt.

DOUZIÈME LETTRE

Rome, 6 avril 1839.

Je ne puis me rappeler à votre souvenir autant que je le voudrais; mais il m'est impossible de ne pas le faire dans la circonstance si décisive où je me trouve.

Mardi prochain 9 avril, à sept heures du soir, mes compagnons et moi nous prenons l'habit de Saint-Dominique. Il nous sera donné par le maître général de l'Ordre dans l'église de la Minerve, à la chapelle de Saint-Dominique, en

présence des religieux du monastère et de quelques amis. Selon l'usage, nous ajouterons à nos noms le nom d'un saint de l'Ordre, et j'ai choisi celui de *Dominique*, qui m'est désormais si cher. Le lendemain de notre prise d'habit nous partirons pour Viterbe, ville des États romains, qui est environ à quinze ou dix-huit lieues de Rome. C'est là que nous ferons notre année de noviciat dans un pieux et célèbre couvent de l'Ordre, qui s'appelle *la Quercia*, c'est-à-dire la *Chênaie* ou *Forêt de chênes*. Ce nom lui vient d'une image de la sainte Vierge qui fut trouvée dans un chêne, et qui donna lieu de bâtir le monastère, devenu depuis un pèlerinage encore très-fréquenté. Il est à une demi-lieue de la ville, sur le penchant de la colline où Viterbe est bâtie, dans un air aussi pur que solitaire. Il renferme trente-cinq religieux, dont neuf sont *profès étudiants*, c'est-à-dire ont fait leurs vœux sans avoir encore reçu le sacerdoce, et dont deux seulement sont novices comme nous. C'est un des couvents de l'Ordre où la règle est le mieux observée; il est en grande estime, et nous y trouverons plu-

sieurs hommes d'un grand mérite. C'est un vrai bonheur pour nous d'être loin de Rome, tout en restant à ses portes; nous n'aurions jamais pu y faire tranquillement notre noviciat à cause des visites.

Vous désirez probablement savoir comment nous avons été accueillis ici. Notre *Mémoire*, qui nous y avait précédé, et dont nous avons encore distribué un grand nombre d'exemplaires, a produit un très-bon effet. On l'a trouvé exact, sage et tout à fait convenable. Plusieurs cardinaux m'en ont fait de grands compliments. Le cardinal Pacca, doyen du Sacré-Collége, en a parlé avec beaucoup d'estime. Cela a donné tout de suite à notre projet une grande considération. Nous avons su que cet hiver le pape en avait causé souvent, et toujours avec un vif désir du succès, quoique craignant de grands obstacles en France, vu la faiblesse du pouvoir et l'incertitude de l'avenir. Ce bon pape nous a reçus jeudi dernier tous les trois avec une grande bonté. Le général des Jésuites, que nous avons visité ce matin, nous a parlé longtemps de l'union fu-

ture des Dominicains et des Jésuites, prédite autrefois par une religieuse nommée Marie d'Escober, dont il existe une Vie fort curieuse en deux volumes in-folio.

Enfin, nous avons été comblés de marques de bienveillance depuis une quinzaine de jours que nous sommes ici. Nous y arrivâmes le 25 mars, après dix-huit jours de route par le plus beau temps du monde. Les Dominicains nous vont à merveille. Je puis dire que je n'avais jamais senti auparavant la fraternité chrétienne. Et vous ne sauriez croire combien il y a parmi eux de belles âmes et de belles figures. Nous sommes ravis.

Mes compagnons de voyage sont excellents. Nous n'avons pas eu entre nous un moment d'ennui ni d'amertume.

Il me reste à me recommander à vos prières et à votre souvenir. Pour moi, quelque habit que je porte et en quelque lieu que j'aille, je n'oublierai jamais votre amitié et toutes les marques que vous m'en avez données dans un temps plus heureux pour vous que celui d'aujourd'hui, et où j'avais bien peu de consolations. Un

religieux n'a pas de *prospérité* à attendre; je ne puis donc vous dire que je vous serai fidèle dans la prospérité; mais si grande que soit la paix de l'âme où je parvienne, votre souvenir y demeurera toujours.

TREIZIÈME LETTRE

La Quercia, 22 septembre 1839.

Voilà un bien long silence, vous aurez presque cru que je devenais chartreux et condamné à un éternel silence. Il n'en est rien. Je n'ai aucune excuse que d'avoir pensé à vous plus que je ne vous ai écrit. Votre lettre du 2 mai m'est bien chère ; l'intérêt et l'affection désintéressés que votre âme nourrit pour la mienne y surabondent ; et j'ai de plus la joie de sentir à tout moment que nos deux intelligences se tou-

chent comme deux pierres polies. Cela est rare, je vous assure; il est bien plus difficile de s'entendre par l'esprit que par le cœur. Que Dieu soit béni de vous avoir mise sur mon chemin! Vous me demandez de longs détails sur mon genre de vie : les voici.

Notre journée commence à cinq heures et finit entre neuf et dix. L'office divin, qui n'est que psalmodié et non chanté, sauf les complies, nous prend environ deux heures, quelquefois davantage, dans les jours de fête. Nous avons huit heures de travail dans notre cellule. Aucune mortification extraordinaire ne nous est imposée. Les novices, d'après la règle, pourraient être soumis à des épreuves qui malheureusement ne sont plus en usage; il n'y a plus de chapitres où l'on accuse ses fautes, ni de discipline sur les épaules. Quelquefois seulement, pendant l'Avent et le Carême, toute la communauté reçoit sur ses habits deux ou trois coups de baguette, qui ne sont plus qu'un souvenir des anciennes humiliations claustrales. Je n'ai vu encore aucun cas de pénitences particulières; celles qu'on imposerait, s'il était besoin, seraient des jeûnes

au pain et à l'eau, ou de manger seul au milieu du réfectoire sur un petit escabeau. Les fautes commises au chœur dans le chant, par une arrivée tardive ou autrement, s'expient par une prostration par terre qui dure jusqu'à ce que le prieur touche sa stalle avec la main. Les austérités réelles de l'Ordre sont le maigre continuel, le jeûne du 14 septembre à Pâques et la chemise de laine sur le corps. On obtient des dispenses dès qu'on en a besoin. Je ne me suis pas aperçu que ce régime ait troublé en rien ma santé. Je vous répète d'ailleurs que la prédication et la science divine étant notre premier but, tout le reste y est subordonné (1).

L'air dont nous jouissons est excellent ; la campagne ravissante ; nous pouvons nous promener presque tous les jours si nous le voulons. Nous ne sommes en tout que cinq novices, et six étudiants. Les novices et les étudiants ont

(1) On sait que depuis cette époque de nombreuses réformes, pour rendre à l'ordre sa règle primitive, ont été introduites par le R. P. Lacordaire et par le R. P. Jandel, aujourd'hui général de l'ordre des Frères Prêcheurs.

(*Note de l'éditeur.*)

un quartier à part, dont ils ne peuvent sortir qu'accompagnés d'un père, et les novices sont même séparés des étudiants. On est régulièrement novice une année ; étudiant simple quatre ou cinq ans ; étudiant du second degré ou *formel*, trois ans ; étudiant du troisième degré ou *collégial*, trois ans : après quoi on peut prêcher ou enseigner la théologie. On est ordinairement promu au sacerdoce avant la fin de ces longues études, et alors on jouit de la même liberté que les autres pères, c'est-à-dire qu'on n'est plus enfermé dans un quartier à part : Il n'y a de réel pour nous dans tout cela que l'année du noviciat qui est tout à l'heure à moitié achevée.

Je vous dirai en confidence que, dans mes moments libres, je travaille à une Vie de saint Dominique qui paraîtra lors de notre rentrée en France. Aucune Vie de ce saint n'est lisible en français. Mon travail est déjà avancé, et fort abrégé par les documents de toute nature que j'ai ici. Le plus difficile, dans ce genre d'écrits, est de rassembler les matériaux épars. Or, ce travail a été fait et parfait au dernier siècle par plusieurs de nos savants Dominicains qui ont

publié tous les manuscrits relatifs à la vie de notre saint patriarche, avec des discussions critiques. Il ne me reste que la mise en œuvre qui est assez difficile pour moi, moins accoutumé aux travaux historiques qu'à ceux de la réflexion et de l'imagination.

La manière dont nous faisons notre noviciat, sans adoucissement aucun, a produit à Rome une excellente impression. Le Pape est de mieux en mieux disposé pour nous. Il a reçu plusieurs lettres de prélats français qui appuient le rétablissement des ordres religieux dans notre pays ; quelques autres ont écrit dans un sens contraire, mais sans nous attaquer directement. D'un autre côté, je reçois beaucoup de lettres de jeunes gens et d'ecclésiastiques qui demandent à partager notre œuvre ; nous serons bien embarrassés du choix l'an prochain.

Un très-riche seigneur anglais, qui a fait vœu de fonder un couvent dominicain dans ses terres, m'a fait offrir par M. de Montalembert de le fonder pour nous.

On nous offre en ce moment, en Belgique, un très-beau couvent de notre ordre, à Lierre,

près de Malines et d'Anvers, lequel couvent acheté par un Dominicain qui vient de mourir, a été légué à l'un de ses neveux en usufruit, avec ordre de le rendre aux Dominicains dès qu'ils se présenteront. Ce neveu consent à nous le céder; mais nous n'acceptons que conditionnellement, en cas que nous ne puissions nous établir en France, ou bien pour en faire une succursale, lorsque nous aurons pris possession de la terre française.

Je vous demande le secret pour tous ces détails, excepté à l'égard de Madame de ***, qui est en part de tout ce que je vous écris, et à laquelle je présente mes hommages respectueux et mes compliments d'amitié.

Tout va donc bien, à l'intérieur et à l'extérieur. J'ai reçu aussi des détails consolants sur le progrès croissant de l'esprit religieux en France tout au travers de la dislocation des partis et de l'abaissement moral du grand nombre. Mon espérance dans un meilleur avenir est toujours la même. Plaise à Dieu que nous ayons la force d'y contribuer !

Mon jeune compagnon Réquédat est un saint,

et en même temps pour moi un ami tendre, dévoué, une vraie pierre précieuse parmi les belles âmes que Dieu m'a fait la grâce de connaître et d'aimer jusqu'à présent.

Je suis calme, laborieux, rarement troublé par la pensée de nos adversaires, je vois mieux le néant et l'orgueil de ma vie passée; je crois être plus humble; je comprends mieux l'ordonnance générale du christianisme : il me semble que je touche à la maturité, et que je ferai moins de fautes que par le passé. Les ennemis que nous trouverons nous seront fort utiles pour achever d'épurer notre cœur; c'est là la vraie pénitence. Quelques coups de verges sont bien vite effacés du corps, quoiqu'il y ait mérite à les recevoir et à sentir qu'on en est digne : mais la persécution incessante des gens qui ne comprennent rien ou qui sont envieux, est le crucifiement réel du chrétien.

Priez Dieu pour qu'il nous donne le courage de supporter cette croix sans amertume, et d'y trouver notre triomphe comme Jésus-Christ y a trouvé le sien. Les années coulent, les cheveux

grisonnent : il est temps de travailler sérieusement pour l'éternité.

Vous ne saurez jamais assez combien votre pensée m'est chère et quelles grâces je rends à Dieu de vous avoir connue ! Nous nous reverrons beintôt, j'espère, mais toujours trop tard. Adieu !

QUATORZIÈME LETTRE

La Quercia, 17 décembre 1839.

Je n'avais point reçu, en effet, le billet que vous m'adressiez par l'internonce, lorsque je vous ai écrit à la fin de septembre ; depuis, il m'est parvenu, ainsi que votre lettre du 1er novembre. Je mets de longs intervalles à vous écrire, non par indifférence, Dieu le sait ! mais par le peu de temps que j'ai à moi, et parce que je ne veux pas vous écrire de petits billets, comme si nous étions proches voisins. J'ai toujours une grande quantité de lettres à répondre, quoique

je mette la plus grande discrétion dans ma correspondance, et que je n'aie jamais été homme à rechercher cette sorte d'activité. Mais il est impossible de faire quelque chose, vous le savez, sans attirer à soi une foule d'intelligences et de besoins qui cherchent une satisfaction. Voilà l'unique cause de mes lenteurs, que je vous prie de me pardonner.

Ne comptez point rigoureusement avec moi ; écrivez-moi quand le cœur vous en dit, et soyez sûre de me causer toujours une de mes meilleures joies. Je puis dire n'avoir point rencontré dans votre sexe d'âme plus élevée et qui allât mieux à la mienne. Je ne me rappelle pas d'avoir souffert de vous une seule fois, chose rare même entre amis! Votre piété si profonde n'ôte rien à la lucidité et à la liberté de vos jugements, et j'admire toujours en vous l'alliance des dons surnaturels avec une nature vraie. Comme vous, je fais aussi des progrès dans le bien, mais beaucoup plus par le désir et la vision de l'esprit que par la réalité des œuvres.

En considérant ce qu'il y a de prompt en moi dans l'ordre de l'intelligence, je m'étonne d'être

arrivé si lentement à une pleine vue du christianisme. Semblable à un navigateur hardi et heureux dans le détail, mais qui fait de longues courses avant de découvrir la terre qu'il cherche, j'ai abordé à une foule d'îles qui n'étaient point le continent. A quoi cela tient-il ?

Je vois à côté de moi un jeune homme qui a passé comme moi par des erreurs ; mais une fois chrétien, il m'a rejoint en un bond, quoique j'eusse sur lui l'avantage de quinze années. Il est vrai qu'il a trouvé les questions plus avancées que de mon temps. Ce qui m'a toujours manqué, c'est un homme supérieur à moi en qui j'eusse confiance, un introducteur dans la foi et ses innombrables applications. J'ai fait mon chemin tout seul, abordant où je pouvais, sondant des écueils, y échappant par miracle, et gagnant toujours à chaque essai quelque chose. C'est ce progrès dans la tempête qui a trompé et trompera toujours mes adversaires ; ils me prennent à un point de vue où depuis longtemps je ne suis plus, et la bonté de Dieu me porte toujours plus avant que leur malice. Je suis comme un cerf qui échappe au chasseur par un bond.

Aussi, malgré mes imperfections, mes défauts, mes froideurs, je suis sans inquiétude pour l'avenir; les difficultés dont vous me parlez ne m'effrayent point. Un seul évêque nous suffit en France, et nous en avons plusieurs sincèrement et réellement à nous.

Mille respectueux compliments à vous et à l'inséparable. Adieu.

QUINZIÈME LETTRE

La Quercia, 22 février 1840.

Au moment où peut-être vous comptez sur mon retour prochain, je suis plus loin que jamais du bonheur de vous revoir. J'ai longtemps hésité sur le plan que je devais suivre pour notre rétablissement en France, et je me suis enfin arrêté à celui que je vais vous dire.

Après nos vœux, le 12 avril prochain, nous retournerons à Rome et nous y passerons trois années, au couvent de la Minerve. Plusieurs jeunes Français viendront nous y rejoindre; ils

y habiteront, étudieront avec nous la théologie de saint Thomas, recevront les ordres sacrés, puis prendront l'habit de l'Ordre. Nous serons ainsi un petit bataillon armé de pied en cap à notre retour en France, au lieu que j'aurais été tout seul, obligé de tenir un noviciat, une école de théologie, et de supporter tous les embarras matériels d'une œuvre qui commence. Nous évitons tout cela sans perdre de temps. Ce que nos jeunes gens feront à Rome ils l'auraient fait en France. Nous nous ménageons trois ans de paix : nous gagnons beaucoup dans l'esprit de l'Ordre, de Rome et du clergé français. C'est une longue séparation, il est vrai, mais que fait-on sans sacrifice ?

Une conséquence de ce plan, qui a été approuvé par notre Maître Général, c'est la retraite de l'ecclésiastique qui m'avait accompagné. Il avait souffert constamment de l'air et de la nourriture du pays : la perspective de notre retour en France le soutenait chaque jour contre le poids du malaise qu'il ressentait. Il a été accablé de mon projet, et un grand combat s'est établi en lui. Je suis venu à son secours, et lui ai moi-

même conseillé de rentrer. Il est parti le 10 février dernier, fort content de nous et toujours dévoué à notre œuvre. Son départ n'a aucun inconvénient, dès lors que nous demeurons à Rome, et que nous réparons cette brèche par la formation de notre petit troupeau français. Le jeune Réquédat me reste fidèle, et nous sommes de plus en plus attachés l'un à l'autre.

Je ne vous dis rien de toutes vos affaires religieuses de Paris. Vous savez où j'en étais avec Mgr de Quélen et ce que je pensais de lui. Le choix de son successeur est très-important, et nous ne pouvons douter que la Providence y veille. Le roi voudrait tout à la fois *un légitimiste et un gallican*, pourvu qu'il ne fût pas hostile à sa dynastie, qu'il la supportât; c'est l'alliance de ces deux conditions qui fait la difficulté du choix dans l'esprit de Louis-Philippe. Il sait bien qu'il y a une nouvelle Église de France, qui l'accepte lui et les siens; mais il sait qu'elle accepterait tout autre dynastie que la sienne, et que Jésus-Christ est la seule pierre angulaire qu'elle reconnaisse à l'édifice social. Un roi rationaliste ne peut s'accommoder de semblables gens.

Je me recommande à vos prières pour le 12 avril, jour de mes vœux, et qui tombe cette année au dimanche des Rameaux. Il ne tiendrait qu'à moi de voir des présages de victoires dans cette circonstance ; mais je suis plus sobre que jamais dans mes désirs de triomphe, et m'en rapporte à la volonté de Dieu.

Adieu, vous savez tout ce que mon cœur a pour vous de haute estime, de vieil attachement et de tendre respect. Je vous en renouvelle l'expression trop peu souvent, mais toujours avec le désir de temps plus heureux.

SEIZIÈME LETTRE

Sainte-Sabine, 24 juillet 1840.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai visitée dans votre cellule de la rue de la Ville-l'Évêque. Un souvenir seulement vous a été porté de moi par le précepteur du prince Salviati. C'est bien peu.

Mardi prochain le manuscrit de ma *Vie de saint Dominique* part pour Paris. L'impression sera achevée dans le courant de novembre, et vous en recevrez un exemplaire dès le plus tòt qu'il sera possible. Maintenant et pour plusieurs

années ma plume se reposera. Je suis tout occupé à former nos jeunes gens et à achever de me former moi-même. Nous avons classe de théologie soir et matin. Ces nouvelles études me remplissent de joie. Si j'avais eu saint Thomas pour maître dès l'origine, j'aurais eu bien des peines de moins. Il est vraiment inconcevable qu'on ait abandonné ce grand homme pour de chétifs ouvrages de théologie, où il est impossible que l'esprit trouve la moindre satisfaction, pour peu qu'il ait de vie et d'élévation. Je me dis souvent que nos jeunes gens sont bien heureux; ils acquièrent à peu de frais une sagesse qui nous a coûté bien des larmes.

Donnez-moi promptement et amplement des nouvelles de votre santé. Parlez-moi aussi de Madame de ***. Je pense bien souvent à vous; nous nous reverrons un jour, n'en doutez pas, et vous me retrouverez tel que je fus toujours, pénétré des plus respectueux et des plus sincères sentiments pour vous.

Priez pour les pauvres Dominicains, où vous avez un ami.

DIX-SEPTIÈME LETTRE

Sainte-Sabine, 4 octobre 1840.

Vous me demandiez dans votre lettre du 17 août des nouvelles de nos Français de Sainte-Sabine, et en particulier de Réquédat. Hélas ! j'ai de bien tristes nouvelles à vous donner de celui-ci. Nous l'avons perdu le 2 septembre dernier après une maladie qui a duré quatorze mois, et dont les symptômes irréguliers nous ont tenus entre la crainte et l'espérance jusqu'au dernier moment. C'était une phthisie pulmonaire. Les médecins l'avaient annoncée dès l'ori-

gine ; mais il y avait eu des mieux si marqués et si persévérants ; il luttait avec tant de force contre le mal, que nous ne pouvions y croire. Il est mort admirablement, plein de résignation, sans regretter la vie, si ce n'est pour le bien qu'il y pouvait faire, et encore s'était-il abandonné à Dieu tout à fait pour ce point. C'est une perte énorme sous bien des rapports. Dieu semble avoir cherché à la diminuer, en nous envoyant pendant ces derniers jours deux jeunes gens d'un rare mérite; mais si nous pouvons le remplacer pour le dévoûment, la vertu, le génie, l'expérience du monde, la fermeté du caractère, je ne pourrai jamais le remplacer du côté de l'union qui était entre lui et moi. C'est le premier ami que Dieu m'enlève, et c'était le plus nécessaire. Du reste, je suis persuadé, en considérant ce malheur d'un autre point de vue, qu'il est une preuve de la miséricorde de Dieu à notre égard, et que Dieu a voulu que notre œuvre ne fût pas commencée seulement sur la terre, mais aussi dans le ciel. Le pauvre frère Pierre, comme nous l'appelions, est avec saint Dominique, saint Thomas, avec tous nos saints; il est le premier

Français, depuis cinquante ans, qui ait paru dans le ciel avec notre habit. Je suis sûr qu'il veille sur nous, qu'il est avec nous, qu'il nous donnera des avertissements dans les moments les plus critiques. Le cœur souffre, mais la foi console.

Nous ne sommes plus que six ; nous serons huit au commencement de novembre. Des deux jeunes gens que nous attendons, l'un est médecin, l'autre est architecte. Beaucoup d'autres se sont présentés ; je les renvoie à d'autres temps, et n'accepte que ceux qui ont des signes tout particuliers de la volonté de Dieu.

Ma *Vie de saint Dominique* est sous presse. Vous l'aurez à la fin de novembre. Madame Swetchine en raffole, et je n'ose presque croire tout ce qu'elle m'en dit de bien. Elle sera précédée d'un beau portrait de saint Dominique, gravé par un de nos meilleurs artistes, d'après Angélique de Fiésole, Dominicain lui-même et peintre célèbre du xve siècle. J'espère que cette lecture vous remettra un peu de M. Sainte-Beuve. L'Histoire de Port-Royal ne ressuscitera pas le jansénisme; M. Sainte-Beuve n'a fait que lui mettre

une épitaphe en style aussi subtil que cette hérésie pouvait souhaiter.

Il me semble que vous ne devez pas être trop mécontente de notre nouvel archevêque. Il procède avec mesure et impartialité, à en juger du moins par les actes qui viennent à ma connaissance. Mgr Affre a souffert, et c'est une expérience dont on retire du fruit, quand l'âme a tant soit peu de fonds.

Je vous prie d'offrir mes hommages respectueux à Madame de *** et de la remercier d'avoir bien voulu penser à moi le jour de la Saint-Dominique. Je ne vous sépare point dans mon souvenir, ma reconnaissance et mon attachement. Vous êtes l'amie des mauvais jours, comment vous oublierais-je ?

Adieu, écrivez-moi, et ne croyez jamais à mon ingratitude.

DIX-HUITIÈME LETTRE

Paris, 3 février 1841.

Loin d'être revenu de la Belgique, je ne ferai cette course qu'au 1er mars. J'ai mieux aimé, toute réflexion faite, en finir avec Paris et ne plus faire qu'y repasser. Je serai libre après mon discours du 14, et je serai alors heureux de vous aller voir longuement à Versailles.

Nos affaires vont excellemment bien ici et à Rome. Les sujets se présentent, et de bons sujets. J'ai eu dimanche dernier, à Notre-Dame-

des-Victoires, pour une simple allocution, un auditoire immense et d'une bienveillance inimaginable. Le Saint-Père a manifesté dernièrement pour nous, dans une longue conversation, des dispositions de plus en plus paternelles et affectueuses. Nous allons avoir une maison à Rome que l'on nous donne, en sorte que nous aurons bientôt un pied assuré en France et auprès du Saint-Siége. L'internonce vient de m'inviter à dîner.

Autant que vous je regrette votre absence. J'aurais pu vous voir au moins une fois tous les huit jours, et c'est à peine si je vous ai entrevue! Mais les liens qui vous retiennent sont sacrés; il faut aller jusqu'au bout et espérer un meilleur temps. Dites bien à Madame de *** que je prends part à ce qu'elle souffre en elle et autour d'elle. Qu'elle ne songe pas à venir le 14, cela n'est pas possible. Mais pour vous, venez, et le discours étant fini à deux heures, je serai certainement chez moi entre trois et quatre au plus tard. Je serai heureux de vous y recevoir.

Adieu, priez pour moi afin que je ne m'en-

orgueillisse pas du succès, Dieu m'ayant déjà fait la grâce de ne pas succomber aux revers.

P. S. Je verrai bien volontiers Madame de Jonville à l'heure que vous me marquez, et qui ne m'est pas incommode. Écrivez-lui-en un mot.

DIX-NEUVIÈME LETTRE

Rome, à la Minerve, 28 mai 1841.

Après avoir été arrêté quinze jours à Viterbe par la petite vérole, laquelle a été très-bonne pour moi et ne m'a laissé aucune marque de son vilain passage, j'étais arrivé à Rome le 7 avril. Nous avions pris possession du monastère de Saint-Clément, où nous formions une petite communauté française de quatorze membres; enfin, j'avais été reçu du Saint-Père avec une grande bienveillance, lorsque nous avons été frappés à l'improviste du coup que je vais vous

dire. Il nous fallait l'autorisation de la congrégation de *la discipline régulière* pour établir notre noviciat à Saint-Clément, parce que cette maison, autrefois appartenant aux Irlandais, n'avait été érigée en noviciat que pour eux seuls. Nul ne pensait que la congrégation ferait la moindre difficulté. Mais un beau jour, on est venu nous dire non-seulement que la congrégation n'autorisait pas l'érection de Saint-Clément en noviciat, mais encore que nos Français devaient se séparer en deux bandes et faire leur noviciat chacune à part, moi étant exclu de la direction. Six de nos enfants sont donc partis, il y a quinze jours, pour la Quercia, où ils ont pris l'habit, et six autres pour Bosco, près d'Alexandrie, noviciat de la province dominicaine piémontaise, et moi je suis à la Minerve en attendant l'automne pour retourner en France. Nos jeunes gens ont été admirables dans cette épreuve; si nos ennemis, quels qu'ils soient, avaient cru les abattre et dissoudre ainsi notre œuvre, ils ont été bien trompés dans leurs calculs; tout le monde a vu, au contraire, à leur prompte obéissance, qu'ils étaient animés du véritable esprit

religieux, et au lieu de perdre à Rome, nous avons beaucoup gagné. Chacun s'est perdu en conjectures sur la vraie cause qui avait produit ce bouleversement.

Quant au Pape, personne n'y a songé ; car depuis deux années il n'avait cessé de témoigner à tout propos son intérêt pour notre œuvre ; il venait d'ailleurs de me recevoir parfaitement bien, et n'avait témoigné aucun mécontentement de mon discours de Notre-Dame, très-approuvé des uns à Rome, très-désapprouvé par d'autres. J'ignore si nous saurons jamais ici-bas le vrai mot de cette énigme ; le résultat réel est de nous avoir fortifiés en prouvant la fermeté de nos vues, et que cette œuvre ne tenait pas uniquement à ma personne. Un autre résultat, c'est ma liberté qui m'est rendue beaucoup plus tôt que je ne comptais ; je puis retourner en France, voyager, prêcher, écrire autant que je le voudrai. Ceux que j'ai laissés à la tête de nos enfants pour me représenter sont parfaitement en état de le faire, et valent certainement mieux que moi ; il ne nous manquera que l'immense consolation de vivre ensemble. Vous ne sauriez

croire combien nous avons été heureux pendant un mois à Saint-Clément. Il semble qu'avant de nous séparer, Dieu ait voulu nous donner un avant-goût de la joie que nous aurons un jour lorsque nous serons réunis dans notre premier couvent français.

Je vous communique ces détails pour vous seule et pour Madame de ***; je ne les ai écrits qu'à mes plus intimes amis.

Adieu, écrivez-moi et ne m'oubliez pas. J'espère vous revoir à la fin de l'automne.

VINGTIÈME LETTRE

Rome, à la Minerve, 17 août 1841.

Il ne faut pas trop me gronder du long intervalle qui est entre mes lettres ; je n'ai plus besoin de vous dire une reconnaissance et un attachement que le temps a éprouvés, et qui me reportent toujours vers tout le bien que vous m'avez fait par vos conseils et votre amitié. C'est chose scellée pour jamais, et je vous traite avec la double liberté du religieux et de l'ami.

Vous saurez donc que je quitte Rome le 16 sep-

tembre prochain, et qu'après avoir passé quelques jours à la Quercia et à Bosco, où sont nos frères, j'arriverai à Paris vers la Toussaint, pour me rendre à Bordeaux, où je dois prêcher de l'Avent à la Septuagésime.

Nos affaires ont pris ici une très-bonne tournure. Le Pape a tenu à ce que je susse qu'il était dans les meilleurs sentiments pour moi, et que les décisions prises à notre égard étaient dues à un concours de circonstances qui les avait commandées. Il s'est même expliqué formellement sur ces circonstances, qui sont passablement curieuses, et dont je vous parlerai à mon retour. A moins que les adversaires de France n'aient pris un bien long détour, le coup n'est point parti d'eux, ce qui n'empêche pas que je ne sois tout à fait de votre avis sur leurs dispositions et sur les traverses qui nous attendent. Je vous dirai même que l'horizon français s'est fort assombri depuis mon départ.

Les dix députés de la Gironde sont allés en corps trouver M. le garde des sceaux pour protester contre notre établissement à Bordeaux, sous les auspices de l'archevêque; ils ont menacé

le ministre de faire un éclat à la prochaine session, si la chose se réalisait. Là-dessus le ministre a écrit à l'archevêque. En outre, le conseil du roi a délibéré sur les ordres religieux à notre propos, et il a décidé que tout *corps religieux paraissant publiquement en scène* serait poursuivi conformément aux lois de 92. Un grand nombre de jurisconsultes ont aussi interpellé M. le garde des sceaux sur la concession qu'il avait faite en pleine chambre de la liberté acquise aux religieux de porter au moins individuellement leur habit, et il est probable, a-t-on dit à M. de Montalembert, de qui je tiens tous ces détails, que si je reparais en chaire avec mon costume, on sera forcé de procéder contre moi.

J'aurais accueilli autrefois cette probabilité avec bonheur, vu que le terrain serait magnifique ; mais je suis obligé aujourd'hui à la prudence. Je ne regrette point la publicité passée ; elle était nécessaire et a honoré notre berceau ; mais il faut savoir ne pas compromettre les avantages acquis par une obstination hors de propos. Le gouvernement est bienveillant en tout cela ; il sent le besoin qu'il a de nous, mais il a

peur, pressé qu'il est entre les partis les plus extrêmes.

La démagogie me paraît en grands progrès dans notre pauvre pays ; jamais, même en 93, les bases sociales ne furent attaquées plus systématiquement ; la bourgeoisie a rencontré le peuple sur son passage, le peuple séparé du christianisme et livré à des spéculations qui semblent une conséquence des principes admis par la bourgeoisie. Celle-ci ne peut être sauvée que par une alliance intime avec la religion ; quelques-uns l'entrevoient, tout en le craignant, et il est impossible de dire si Dieu permettra cette alliance, ou s'il châtiera de nouveau notre pays par une épouvantable révolution. Dans ce péril, la position du christianisme est magnifique, puisque dépouillé de tout bien et de toute influence politique, il est la seule planche de salut qui reste. Il ne faut donc pas vous attacher aux intrigues et aux misères que vous voyez autour de vous ; en tout temps, même dans les plus beaux temps, l'Église a eu ses trafiquants, ses ambitieux, surtout dans les capitales : mais ces plaies ne sont rien, quand la position générale est bonne.

Je ne connais que bien peu le nouveau curé de Saint-Roch; il me semble qu'en le choisissant, Mgr l'archevêque a voulu prouver qu'il ne craignait pas le talent.

Nous nous reverrons en novembre. Si vous aviez la bonne pensée de m'écrire, vos lettres seraient sûres de me trouver au *couvent de Bosco, près d'Alexandrie, Piémont,* dans la première quinzaine d'octobre. Tout à vous bien respectueusement. Mes hommages à Madame de ***.

VINGT ET UNIÈME LETTRE

Bordeaux, 5 décembre 1841.

Je sors de la cathédrale où j'ai donné ma seconde conférence au milieu d'un auditoire plus grand même qu'à Notre-Dame de Paris. Le succès de l'une et de l'autre est au delà de tout ce que je pouvais espérer. La sympathie publique paraît excitée au plus haut degré, et je ne doute pas que les fruits répondront à l'enthousiasme, Dieu ne faisant rien en vain. Presque toutes les autorités se rendent à la cathédrale dans une enceinte qui leur est réservée. On a bâti deux tribunes pour augmenter la nef, et l'une d'elles a été

donnée aux femmes. Les journaux de toute couleur ont été unanimes dans des éloges pleins de cordialité. Quant à l'archevêque, chez lequel je suis logé, il est parfait de bonté. Il m'a autorisé à porter mon habit religieux chez lui, dans la rue et partout. En chaire seulement, par suite d'une lettre confidentielle du ministre des cultes, conçue en très-bons termes, et qui était une sorte de supplication, nous sommes convenus que je mettrais un simple rochet par-dessus mon vêtement dominicain, ce qui gagne tout, en accordant aux peurs de l'administration, et à celle des évêques, soit dit sans scandale, une légère et inoffensive satisfaction. Le préfet m'a reçu dans mon habit, est venu me voir en personne, et je dîne ce soir chez lui.

Maintenant, criez avec Madame de *** que je suis un fou, un optimiste, etc. Toujours est-il que voilà ma campagne de 1842 gagnée, grâce à Dieu, mon habit à l'abri de poursuites judiciaires, et ma carrière apostolique désormais toute tracée.

Il faut vous dire que je ne vais plus à Nancy. Mgr de Bordeaux a voulu à toute force que je

restasse jusqu'à Pâques en vertu d'une promesse que je lui avais faite en 1838. Il vaut mieux d'ailleurs ne pas livrer deux batailles, et mon genre de prédication exige, comme à Metz, un certain temps pour produire son effet. Je me suis donc dégagé à Nancy, auquel je donnerai tout l'hiver prochain, et ainsi les autres années. Par suite, je ne reviendrai pas à Paris, cet hiver; mais je retournerai, Pâques célébrées, à Bosco, par la route de Toulouse et de Marseille. Cette route, qui est la plus courte, me donnera l'occasion de voir les origines premières de notre Ordre, Toulouse, Muret, Carcassonne, Fangeaux, Notre-Dame-de-Prouille. Je ne viendrai ainsi tous les ans à Paris qu'une fois, soit avant ma prédication, soit après, jusqu'à ce que j'y sois fixé vivant ou mort.

Présentez mes tendres hommages à M. et Mme de C..., et dites à l'inséparable que je l'ai trouvée meilleure que jamais. Je suis à vous du fond de mon cœur.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Couvent de Bosco, 27 mai 1842.

J'aurais été bien effrayé, à cause de vous, de l'horrible accident du chemin de fer de Versailles, si je n'avais pensé tout de suite que vous étiez de la rive droite. C'est un grand malheur qui a été l'occasion de beaucoup de choses édifiantes.

Il semble que la Providence, depuis douze ans, s'étudie à donner de temps en temps de grandes leçons à Paris et à la France. C'est, du reste, le spectacle que présente toute l'his-

toire, lorsqu'on l'étudie pour y découvrir les voies de Dieu.

Après de si grandes catastrophes, je n'osè vous parler des miennes. Elles se réduisent à un affreux passage du Saint-Gothard, la nuit, par le vent, la pluie, le givre et la neige, sur des traîneaux découverts. J'y ai gagné une fièvre qui a éclaté à Verceil, la veille de l'Ascension, et m'a retenu là sept jours. On m'a tiré cinq fois du sang ; c'était la première fois de ma vie qu'on me saignait. J'étais seul dans une auberge, tout abandonné ; cet abandon, joint à une faiblesse extrême, m'a jeté dans une mélancolie que j'ai portée à Bosco, et que j'ai eu bien de la peine à surmonter. Jamais je ne m'étais vu si peu de fermeté et tant de dégoût. Je crois, d'ailleurs, beaucoup aux présages ; il me semblait que chaque jour allait me venir la nouvelle que tous mes desseins étaient bouleversés. Il n'en a rien été, grâces à Dieu. Depuis longtemps même Dieu n'avait été aussi bon pour moi. Il continue la France en Italie.

Trois de nos frères de la Quercia ont prononcé leurs vœux le 15 de ce mois ; le qua-

trième, quoique ayant fini son noviciat, a préféré faire sa profession à Bosco, où il espère se remettre d'une assez grande faiblesse qui ne lui permet pas de suivre tous les exercices du couvent. Ils sont tous partis le 19 pour venir nous rejoindre. C'était là le point essentiel. Je craignais que quelque obstacle ne se jetât au travers de notre projet de réunion. Il n'en a été rien. Nous allons tous être réunis sous le même toit, savoir sept profès et trois novices. Je dis sept profès, parce que trois de nos frères de Bosco font leurs vœux dimanche prochain 29. Les autres, qui restent au noviciat, feront les leurs avant mon retour en France. Nous attendons, de plus, quelques recrues, parmi lesquelles deux ou trois ecclésiastiques de mérite. Nous sommes déjà trois prêtres; le P. Jandel est admirable. C'est l'homme qu'il me fallait; je serai l'homme du dehors et lui du dedans; car, bien que je fasse des progrès dans la vie spirituelle, l'homme actif et ardent se fait jour encore.

Je resterai à Bosco jusqu'à la fin d'octobre, et vous me reverrez dans les premiers jours de no-

vembre. Si je ne vous l'ai pas encore dit, je vous confie sous le secret que je prêcherai à Notre-Dame de Paris pendant le mois de décembre et de janvier ; Mgr l'archevêque m'a offert de lui-même cette chaire, qui, ainsi, sera occupée pendant presque tout l'hiver, en partie par moi, et en partie par l'excellent abbé de Ravignan. Mgr l'archevêque tenait à ce qu'on ne le sût pas trop longtemps d'avance ; mais il est probable que le secret ne sera guère bien gardé.

Adieu ; priez pour moi, malgré les bonnes nouvelles. Je me dispense de toute autre formule, quoique vous voilà comtesse et chanoinesse, et que je ne sois qu'un pauvre moine.

VINGT-TROISIÈME LETTRE

Couvent de Bosco, 5 octobre 1842.

Je ne sais pourquoi je me suis imaginé que vous connaissiez M. l'abbé de L***, homme de mérite, auteur de plusieurs écrits; il vient d'entrer parmi nous, et de prendre l'habit le jour du Rosaire. C'est notre cinquième prêtre et notre douzième frère. Je commence par là pour vous donner l'occasion de crier bien haut contre mon optimisme. Que serait-ce donc si je vous disais que je n'ai jamais été aussi heureux qu'aujourd'hui, que depuis cinq mois une foule

de difficultés ont été résolues dans un sens avantageux à notre œuvre, que nous vivons dans la plus grande union et la plus tendre paix, que nous sommes pleins d'espérance et de joie? A coup sûr vous ririez bien avec Madame de ***, et je suis bien aise d'avoir prononcé son nom pour vous dire tout de suite la part que j'ai prise à ses afflictions. Heureusement qu'elle vous a pour appui dans une si rude épreuve, et Dieu ne pouvait lui donner assurément, par contre-poids, un consolateur plus capable de représenter la Providence près d'elle. Vous voyez que, malgré vos déclamations contre mon optimisme et le reste, je sais vous rendre justice, et je le fais de bien bon cœur.

Vous êtes du petit nombre d'amis que je suis bien aise d'entendre dire du mal de moi, même quand je crois qu'ils ont tort. Et ici vous l'avez bien largement; car je ne connais pas de caractère plus sensible aux moindres obstacles que le mien, qui se les exagère davantage, qui leur fait plus de sacrifices, qui eût souhaité plus ardemment la tranquillité.

Je ne m'abats point cependant par une cer-

taine ressource d'énergie qui est en moi, mais énergie qui ne m'empêche pas de mesurer l'abîme des difficultés dont je suis entouré, et qui m'auraient vingt fois brisé s'il n'y avait aussi en moi, par la bonté de Dieu, quelque chose qui empêche l'esprit de parti d'arriver à ses fins.

Je fais des fautes sans doute, comme tout homme, mais infiniment moins que vous le pensez, et si, au lieu de ouï-dire, vous aviez droit devant vous mes actions, vous connaîtriez quel degré de malice et de ruse il y a dans l'esprit de parti pour dénaturer les faits, les paroles et les idées.

Je n'ai jamais écrit une ligne ni dit un mot qui puisse autoriser la pensée que je suis un *démocrate;* j'ai été, depuis vingt ans que date ma conversion au christianisme, uniquement et profondément monarchique, mais hostile seulement à la *monarchie absolue*, telle qu'elle est en Russie et en Autriche, telle qu'elle n'a jamais été en France, même sous Louis XIV.

Je crois qu'il y a dans l'ordre social humain deux principes nécessaires et inviolables, celui de *l'autorité* et celui de la *liberté*, l'ordre

du devoir et l'ordre du droit; et ces deux ordres ont été constamment reconnus et défendus par l'Eglise, laquelle a également pour ennemis les pouvoirs absolus et les pouvoirs anarchiques.

De plus, jamais en chaire, ni à Paris, ni ailleurs, je n'ai touché à la politique, et je recevais hier d'un avocat de Bordeaux, qui a tout perdu par la révolution de 1830, les phrases suivantes: « Vous avez laissé à Bordeaux autant d'amis « que d'admirateurs. J'ai eu l'honneur de vous « le dire quelquefois, vous avez trouvé le secret « si difficile par le temps qui court, de concilier « tous les suffrages, de confondre toutes les « nuances politiques, et d'absorber tous les es- « prits dans un seul sujet, le plus grand de tous. »

Qu'après cela, on me fasse passer pour un *démocrate*, un *anarchiste*, un faiseur de *religion tribunitienne*, qu'est-ce que cela prouve, sinon à quel degré la haine de parti peut pousser les hommes? Je vous le répète, un autre homme, moins flexible, moins abandonné à Dieu et désintéressé de tout, eût péri cent fois là où j'ai constamment surnagé, parce que jamais mes adversaires n'ont pu donner la preuve de leurs accu-

sations, ni me précipiter dans une action extrême, et aussi parce que toujours, à Paris, à Rome, à Bordeaux, l'autorité sacrée, l'autorité qui me voyait de près, tel que je suis réellement, m'a miséricordieusement soutenu. Il est bien aisé de dire : Mais pourquoi donc ces orages, ces bruits, ces contradictions ? Hélas ! mon Dieu, y a-t-il eu au monde un homme ayant quelque éclat, et sortant un peu de l'ornière commune qui n'ait souffert de pareils chagrins ? Est-ce là du nouveau ?

Après cinquante ans que tout prêtre français était royaliste jusqu'aux dents, j'ai cessé de l'être, je n'ai pas voulu couvrir de ma toge sacerdotale et du fruit de ma vie un parti ancien, puissant, généralement honorable, ni d'une autre part me donner au gouvernement nouveau, lequel m'aurait protégé au moins, béni, sacré comme tant d'autres; je suis resté à découvert de tous côtés, sous la seule protection de Dieu et de mes œuvres: est-ce donc là une position qui n'explique pas tout, et si, à force de grâces intérieures et de douceur de cœur, je conserve assez de liberté pour ne pas tomber et pour rire encore avec mes amis, est-ce de l'optimisme, ou n'est-ce

pas plutôt la force d'un honnête homme, qui connaît son mal et qui n'y succombe pas?

Jugez-moi donc sur ce que vous avez vu de moi de vos yeux, et entendu de vos oreilles, et croyez que tout est possible aux partis, quand ils croient avoir intérêt à perdre un homme.

Je reste ici jusqu'au 8 ou 10 novembre, puis je me rendrai directement à Nancy, où je passerai tout l'hiver à l'évêché. Ce n'est qu'à la fin d'avril que je vous reverrai, en retournant ici.

Mgr l'archevêque de Paris m'avait offert la chaire de Notre-Dame pour les deux premiers mois de l'hiver, décembre et janvier; mais Mgr le coadjuteur de Nancy a réclamé ma parole deux fois donnée, avec tant d'instances et de bonté, qu'il m'a été impossible de résister. Puis, toute réflexion faite, j'ai été heureux de cet incident. Paris, ce centre des partis et des intrigues, m'attire peu, je suis plus tranquille en province et j'y fais plus de bien. La plupart des grandes villes ont une population lettrée qui n'a jamais entendu, même une fois, la parole de Dieu, et puisque Dieu me donne pouvoir sur elle, il faut l'accepter.

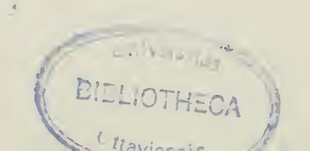
Paris viendra dans son temps, s'il doit venir ; moins que jamais je songe à l'éclat. Il est d'ailleurs bien plus utile à notre œuvre dominicaine de lui faire des amis partout, et d'en présenter successivement l'habit à toute la France, après l'avoir solennellement inauguré à Paris.

Ma santé est excellente. Ce climat-ci est tout français, et, après avoir porté six ans l'air accablant de Rome, je respire ici avec délices. Adieu.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE

Nancy, 30 décembre 1842.

Je ne sais si l'on vous aura écrit de Nancy à mon sujet ou du moins à Madame de ***. J'ai trouvé dans Mgr de Joppé l'accueil le plus cordial, le plus doux, le plus aimable, le plus intelligent; il est impossible d'être mieux pour moi. Tout son clergé sans exception me comble; ils viennent chaque dimanche de dix à douze lieues à la ronde, sans compter le séminaire et les ecclésiastiques de la ville. Mgr de Joppé m'a dit lui-même qu'il n'avait pas encore entendu une ob-



jection de leur part. Le public est également bienveillant et très-assidu. Les autorités civiles et militaires sont on ne peut pas mieux, à telles enseignes que le préfet m'a donné à dîner et invité à toutes ses soirées d'hiver.

Récriez-vous tant que vous voudrez contre mon optimisme ; mais cette fois, je l'espère, il vous sera difficile de me contredire. Je vous pardonne du reste bien volontiers toutes vos tirades, ou plutôt je suis ravi de les entendre. N'imaginez pas que jamais vous me fassiez de la peine en me disant ce qui vous paraît être la vérité, et ce qui l'est réellement à un certain degré.

Il faut maintenant, après cette précaution oratoire, continuer la série de mes bonnes nouvelles. Vous saurez donc qu'on vient de nous donner, c'est-à-dire aux Dominicains français, la bibliothèque de feu M. le curé de la cathédrale; on y a mis pour condition que notre première maison serait dans le diocèse de Nancy. Mgr de Joppé a accueilli avec empressement ce projet, et m'a donné parole de ne jamais rien faire contre moi en cas que le gouvernement m'attaquât, mais de laisser l'affaire se suivre

sans me couvrir non plus de son manteau. C'est la meilleure position, et d'ailleurs il n'est pas probable que nous soyons attaqués. Là-dessus le père de l'un des nôtres, M. Jandel, m'a offert sur un domaine considérable qu'il possède près de Lunéville, et dont la moitié nous reviendra un jour, un vaste terrain pour y bâtir un couvent, et c'est ce que nous allons faire. Les plans se dressent, les matériaux vont se mettre en route, et, au mois d'octobre prochain, nous aurons une maison régulière qui pourra contenir plus de quarante religieux, et qu'on augmentera facilement plus tard, s'il est nécessaire. Nous avons des fonds qui nous permettent de commencer sans témérité, et d'ailleurs la Providence nous aidera. Tout Nancy et Lunéville savent déjà le projet; l'opinion ne s'en émeut pas. Le journal républicain ne s'est permis qu'une petite phrase sardonique sans colère.

Aussitôt mes conférences finies, je me transporterai à *Champel*, c'est le nom du lieu, près de Lunéville, dans une situation solitaire cependant, avec de grands bois et des coteaux derrière, une

prairie et une rivière en face. J'y passerai l'été, tant pour surveiller les travaux que pour prendre possession, et accoutumer le public à l'idée de notre établissement.

Je recommande tout cela à vos prières ; c'est un moment bien grave et bien décisif. Je n'attends pas que tout se passe sans difficultés ; mais Dieu est le maître.

J'ai été pour le même objet en relation avec Mgr de Strasbourg qui voulait aussi que je m'établisse dans son diocèse. J'ai reçu également de Mgr l'archevêque de Paris de nouvelles instances très-cordiales et très-vives pour accepter la chaire de Notre-Dame pendant la première moitié de l'hiver. J'ai refusé de nouveau. Il me laisse du reste pleine liberté de parler à Paris où et quand je voudrai. J'en profiterai plus tard. L'heure n'est pas encore venue.

J'ai bien parlé de vous avec Mgr de Joppé et M. M..., ils vous conservent tous deux bien des souvenirs. Le mien vous est acquis pour jamais, et je suis heureux de vous le dire au commencement de l'année, en priant Dieu de vous bénir vous et votre amie. Adieu.

VINGT-CINQUIÈME LETTRE

à Mme de ***.

Nancy, 12 janvier 1843.

Je m'unis à vous tous les jours pour demander à Dieu votre santé, et mardi 17, je dirai la messe pour vous à huit heures du matin à la cathédrale. Je serais bien heureux si Dieu voulait exaucer nos vœux communs ; demandons-le-lui avec foi. Pourquoi serait-il insensible à nos prières, lui qui est si bon, et qui n'a pas encore fait à ma demande le plus petit miracle?

Vous êtes bien hardie de lire *l'Espérance* sans ma permission. Mais je vous le pardonne à cause

de la bonne intention; c'est d'ailleurs une fort bonne feuille, rédigée et soutenue par des hommes dévoués. Et à propos de cela, je vous dirai ne pas comprendre votre opinion sur la froideur des Lorrains; ils ne sont pas exaltés comme des méridionaux, mais je leur trouve du cœur mêlé à beaucoup de sens. Le clergé est pour moi ce qu'il n'a été nulle part ailleurs; or, ces dispositions viennent sans doute d'un fond généreux et éclairé, qui doit être commun à la race dont ce clergé est tiré.

Adieu, priez un peu pour moi, qui vous suis et vous serai toujours très-respectueusement attaché. Je vous prie d'en agréer l'assurance, avec tous mes vœux ardents pour votre guérison.

VINGT-SIXIÈME LETTRE

à Mme la Csse Eudoxie de La Tour du Pin.

Nancy, 28 février 1843.

Je vous remercie bien cordialement de vos bons et chers avis. Déjà ma résolution était prise de ne pas sortir pendant tout le carême, et j'avais refusé les invitations qu'on m'avait proposées. Il faut vous dire que j'ai à cet égard une grande perplexité. N'aller chez personne dans une ville où l'on prêche, où tout le monde parle de vous, où tout le monde veut vous voir, c'est une sorte de sauvagerie très-commode, à laquelle je suis très-porté, mais qui a des inconvénients, surtout

pour moi, qui veux rétablir un ordre inconnu, et le populariser autant que faire se peut. Mgr de Bordeaux, l'année dernière; Mgr Menjaud, cette année, m'ont conseillé d'aller dans le monde, en acceptant les invitations qu'on me ferait, et une fois le pas franchi, on ne peut plus refuser personne, sauf pour le temps du carême, ou lorsqu'on serait définitivement établi.

Voilà les raisons de ma conduite, qui a ses inconvénients sans doute, mais n'y en aurait-il pas davantage à se cacher?

Mme Swetchine m'a souvent dit que c'était un malheur pour moi que mon goût de la solitude, parce qu'en me voyant on perdrait beaucoup des préjugés que l'on a à mon égard, et, en effet, si Nancy m'est aujourd'hui unanimement favorable, je le dois peut-être non-seulement à mes apparitions en chaire, mais à mes apparitions privées.

Je dînais avant-hier avec tous les officiers de hussards en garnison à Nancy; le colonel a porté un toast en mon honneur. N'est-ce rien que ce rapprochement? Dans une visite de quatre jours à Metz, une quinzaine d'officiers, je veux dire

d'élèves de l'École d'application, m'ont donné une petite soirée; j'ai bu avec eux et causé de religion. N'est-ce rien que cette familiarité? Il est certain que beaucoup de gens me jugent mieux en me voyant dans le particulier : faut-il abandonner cet avantage? Je ne demande pas mieux, et veux avoir votre avis exprès là-dessus dans votre prochaine lettre. Rien n'empêche que l'an prochain, à Grenoble, je commence à suivre une ligne plus austère.

Le projet d'établissement après Pâques persévère, rien n'est changé; le coadjuteur persiste, et l'opinion y semble accoutumée. J'attends des lettres de Rome pour la forme à prendre, pour le nombre de ceux qui viendront, etc. Je vous tiendrai au courant.

Adieu, ne croyez jamais me lasser en me donnant de bons conseils; je les désire, les aime, et tâche toujours d'en faire mon profit. Mille remercîments donc, et tout à vous bien respectueusement et cordialement.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE

Nancy, 8 avril 1843.

J'ai une bonne nouvelle à vous donner ; M. de Saint-Baussant vient d'acheter et de mettre à notre disposition une maison située à Nancy, rue Sainte-Anne, n° 9. Cette circonstance me décide à rester à Nancy, de préférence à Champel. Notre maison a deux étages, cinq fenêtres de face; elle contient treize grandes pièces et trois cabinets ; elle est suivie d'un jardin assez grand et de dépendances qui, avec peu de frais, augmenteraient notre logement. Aucune vue n'a

prise sur nous, et le fond du jardin est tout ouvert sur d'autres jardins et la campagne. On ne peut rien voir de plus solide ni de mieux distribué que ce petit couvent ; nous n'aurons pas six cents francs à y dépenser. Nancy nous donne donc une maison, une bibliothèque, et surtout des amis très-bons. Si vous m'en croyez, il faut y revenir, afin d'en augmenter le nombre.

Rien ne trouble jusqu'ici la fin des conférences. C'est une paix parfaite pour la première fois de ma vie, et dont je remercie bien Dieu.

Le P. Jandel vient me rejoindre avec un autre de nos Pères. Nous ne serons que trois jusqu'à nouvel ordre. C'est au mois de juin que l'ancienne propriétaire quittera. Celui de nos jeunes frères qui était malade à Bosco va beaucoup mieux, et nous espérons maintenant le sauver. Trois ou quatre bons jeunes gens partent pour Bosco.

Ne cessez de prier pour moi dans un moment aussi décisif, et, de votre côté, vous savez tout ce que je vous suis. Veuillez en recevoir la nouvelle et double assurance.

VINGT-HUITIÈME LETTRE

Nancy, 21 mai 1843.

M. l'abbé M... a dû vous donner de mes nouvelles, et de bonnes nouvelles. Je vous en donnerai de meilleures encore.

Vous savez déjà que je reste à Nancy, et dans quinze jours, pendant l'octave de la Pentecôte, je m'installerai rue Sainte-Anne, n° 9; c'est la désignation de notre nouvelle maison, et où vous m'écrirez dans l'intervalle de mes prédications. Notre établissement ne nous coûtera pas cher, puisqu'on nous a tout donné, même le

mobilier. Plusieurs personnes se sont spontanément unies, et m'ont offert une somme de deux mille deux cents francs pour pourvoir à cet objet.

J'ai déjà un petit serviteur, jeune homme de dix-sept ans, pieux, honnête, d'une famille chrétienne, et qui s'attache à nous plus avec une intention religieuse qu'avec désir de gagner la vie temporelle. Il ne sait pas même faire cuire un œuf; c'est moi qui lui apprendrai la cuisine.

Le P. Jandel viendra me rejoindre à la fin de juin, et notre petit ménage se composera ainsi de trois personnes. Au 1er octobre, je partirai pour Bosco, et j'y séjournerai un mois, au bout duquel je me rendrai à Paris, où je dois prêcher dans la chaire de Notre-Dame pendant cinq années consécutives; je ne donnerai que huit conférences chaque année, en tout quarante, qui me suffiront pour exposer la doctrine de l'Église plus en grand que je ne l'ai encore fait. C'est un arrangement renoué avec Mgr l'archevêque de Paris; car il était conclu dès l'année dernière, et mes engagements avec Nancy en ont seuls retardé l'exécution. Vers la mi-janvier,

j'irai à Grenoble, à qui je dois consacrer les mois de février, mars et avril. Quelque envie que vous ayez de voir en noir, j'espère que cette fois-ci vous ne serez point trop mécontente.

Nous avons quatre nouveaux novices à Bosco, et j'en ai refusé plusieurs; car, tout en continuant d'accroître notre petite famille, je dois y aller avec une extrême réserve, soit pour le choix, soit pour ne point nous surcharger d'une dépense qui finirait par dépasser nos forces.

Priez Dieu pour qu'il continue de nous protéger, surtout à ce moment où nous posons le pied en France d'une manière plus solide que par le passé. Ce sont des progrès bien lents, mais vous savez combien le temps est nécessaire à toute bonne œuvre; il suffit de faire les pas que l'on peut sans se hâter et sans perdre courage. Jusqu'à présent j'ai lieu de croire plus que jamais d'être dans la volonté de Dieu. C'est toute la force en même temps que toute la consolation.

VINGT-NEUVIÈME LETTRE

Paris, 17 novembre 1843.

Je suis allé vous chercher ce matin rue de la Ville-l'Évêque. On m'a dit que vous étiez encore à Versailles, et je voudrais m'y rendre tout de suite. Les embarras de l'arrivée m'en empêchent, à mon grand regret, et me forcent de remettre ma visite au dimanche 26, jour où je dois prêcher dans la cathédrale de Versailles pour l'œuvre du Mont-Carmel. J'espère que vous voudrez bien me donner asile pour la journée. Malgré le discours, nous aurons le temps de nous entrete-

nir au long. Une grâce que je voudrais que vous m'obtinssiez , ce serait une place réservée pour madame Swetchine, qui viendra exprès de Saint-Germain. Tâchez d'intriguer près de qui de droit, et écrivez-m'en un mot.

Mes conférences de Notre-Dame commenceront le 3 décembre. Y serez-vous ? Je le désire bien. Si vous voulez m'adresser un petit billet, adressez-le rue Chanoinesse, n° 11, près de Notre-Dame ; c'est là que la mère d'un des nôtres m'a donné un appartement où je suis fort bien.

Présentez mes hommages respectueux à la famille de C***, et dites à l'inséparable combien j'ai été heureux d'apprendre le rétablissement de sa santé. Je me réjouis doublement de la revoir. Adieu, me voici de nouveau et plus que jamais sur la brèche. Priez pour moi.

TRENTIÈME LETTRE

Paris, 9 décembre 1843.

J'ai prié le jeune ami qui veille pour moi dans le carré réservé de vous garder des chaises, s'il le peut ; mais comme on arrive de bonne heure, même à ce carré, peut-être sera-t-il encore plus sûr que vous veniez avant midi. Je vous remercie bien de vos chers et aimables conseils ; je tâche toujours d'en faire mon profit. Le discours de dimanche a été critiqué amèrement par le clergé et le faubourg Saint-Germain; mais jamais je ne me suis senti plus de cœur pour supporter

la contradiction, tout en tâchant de ne point la mériter. Vous me trouverez donc demain ferme au poste. Adieu, priez pour moi ; mille hommages à l'inséparable.

P. S. Vous vous nommeriez à mon petit séide barbu. — Mes hommages respectueux à M. et Madame de C...

TRENTE ET UNIÈME LETTRE

Paris, 28 décembre 1843.

Mille remercîments de votre bon petit billet. La dernière conférence a été comme les précédentes, quoique le sujet en fût très-délicat, puisque j'ai traité de la passion des hommes d'État et des hommes de génie contre la doctrine catholique. Néanmoins tout s'est bien passé; l'auditoire a été flexible et souvent touché; nous ne pouvons que bénir Dieu. Je suis ravi que vous soyez plus contente de moi qu'autrefois; cela me prouve que l'âge m'a profité, et il en doit

être ainsi pour tout homme qui étudie, qui agit, et qui vit bien, jusqu'au jour où la décadence succède à la maturité. Je crois que j'ai encore quelques années à progresser; il m'a fallu bien du temps parce que la séve était surabondante.

Je désire bien de retourner à Versailles; mais le pourrai-je? Jamais, quoique je m'affranchisse de presque toutes les visites, ma vie n'a été plus arrachée par tous. Mille hommages à vous, à Madame de ***, et conservez-moi bien votre chère amitié, comme je vous garde la mienne.

TRENTE-DEUXIÈME LETTRE

Grenoble, 21 février 1844.

Je ne sais si vous êtes revenue à Paris ou retournée à Versailles. Je vous écris un mot pour vous demander de vos nouvelles, et si vous êtes enfin délivrée de cette terrible névralgie qui vous a tant fait souffrir avant mon départ.

Pour moi, je suis arrivé ici fort heureusement; l'évêque et le clergé m'ont bien accueilli; la population lettrée, les jeunes gens, les dames affluent à la cathédrale, et jusqu'ici je n'ai reçu que des marques de sympathie. Ce que j'entends dire

me prouve qu'il y aura du bien de fait. Il me paraît que l'opposition incroyante est moins forte à Grenoble qu'à Nancy, chose que je n'aurais pas cru ; mais de loin on juge l'esprit d'un pays avec bien de la difficulté. Je remarque que beaucoup de jeunes gens qui me sont inconnus me saluent dans la rue. La noblesse légitimiste m'a aussi montré beaucoup de bonne grâce, et il me semble qu'elle s'est un peu adoucie à mon égard, sans que j'en sache bien la raison. Voilà de l'optimisme, Dieu merci. Je voudrais qu'il pût aller jusqu'à vous guérir, si vous ne l'êtes pas encore; mais, hélas! c'est un remède qui ne sert qu'à l'esprit, en le tranquillisant et lui voilant les maux.

Je suis logé au grand séminaire de Grenoble, où l'on est très-bon pour moi. C'est là que vous m'écrirez. J'y suis jusqu'au 25 avril, mes conférences finissant le 21.

TRENTE-TROISIÈME LETTRE

Grenoble, 13 avril 1844.

Mes conférences se terminent à Grenoble le dimanche 28 avril. Elles ont eu un si heureux succès, grâce à Dieu, que, l'occasion s'étant présentée de fonder un établissement dans ce pays, je l'ai saisie au bond. Il y a trois semaines, j'ai acquis, à trois lieues de Grenoble, un ancien couvent appelé Notre-Dame-de-Chalais, et déjà quatre de nos Pères y sont tranquillement installés. La population de Grenoble et des environs a vu avec une grande bienveillance cet

établissement, et jusqu'ici nous n'avons subi aucun encombre.

Chalais date de plus de sept cents ans. Il avait été bâti pour des Bénédictins par les princes souverains du Dauphiné, vers 1110; deux siècles après il fut transféré aux Chartreux. La Grande-Chartreuse y envoyait ses vieillards et ses malades, à cause de l'air qui y est beaucoup plus chaud. Chalais est sur une hauteur, d'où la vue plonge au loin sur la vallée du Graisivaudan; il est fermé du côté de l'est et du nord par des rochers et des bois, et ouvert du côté du midi et du couchant. L'église est assez grande; la maison, dans l'état actuel, pourra loger vingt-cinq religieux; quarante-trois hectares de terre, moitié bois, moitié prairie, entourent le couvent et en dépendent. De magnifiques promenades, formées par de longues allées de tilleuls, étendent leurs bras sur les flancs du monastère; il y a un jardin fort grand qui produit de bons légumes de toutes sortes; les arbres fruitiers y sont nombreux et productifs.

Cette affaire me retiendra à Grenoble quelques jours au delà de mes conférences; celles-ci

finissent le dimanche 28 avril, et je ne partirai que vers la mi-mai pour Nancy.

J'ai ici beaucoup de consolations; c'est un peuple ouvert, bon, généreux, point hostile à la religion, et en entendant parler avec plaisir; enfin, j'aime beaucoup vos anciens compatriotes, et même vos anciens sujets. Je regrette que vous n'y soyez plus sur le trône, car je suis persuadé que vous aideriez notre établissement de Notre-Dame-de-Chalais, que je recommande à vos bonnes prières.

Vous voilà privée de Mgr Blanquart de Bailleul. C'est une grande perte, que je sens pour vous. Il est difficile d'être meilleur, et vous aviez l'avantage de le connaître intimement. Je souhaite qu'on vous donne en échange un évêque dont vous ayez à vous louer. Adieu, vous savez que je suis tout à vous jusqu'au dernier de mes jours et au delà.

TRENTE-QUATRIÈME LETTRE

Nancy, 10 juillet 1844.

Je suis de retour à Nancy depuis un mois. J'y ai trouvé trois de nos frères avec lesquels je vis dans la plus grande tranquillité du monde. Hier nous avons béni une chapelle qui nous manquait jusqu'à présent, et que Mgr le Coadjuteur nous a permis d'avoir avec le Saint-Sacrement à demeure; je suis très-heureux de toute manière de ce complément qui achève de nous constituer ici. Nous avons aussi transporté notre bibliothèque dans un petit corps de

logis qu'on avait élevé pendant mon absence, et qui nous a donné quelques chambres de plus que nous n'avions. Ces dépenses ont été payées par quelques-uns de nos amis. Vous voyez que je suis bien loin de songer à quitter Nancy; j'y passerai tout l'été jusqu'à la mi-novembre, époque de mon retour à Paris. Chalais, sur lequel vous vous récriez, renferme en ce moment cinq pères et quatre convers, et deux autres pères sont en route pour les rejoindre.

En revenant de Grenoble, j'ai prêché dans les cathédrales de Dijon et de Langres. L'évêque de Langres, qui m'était fort opposé, m'avait écrit pour m'inviter à descendre chez lui et à évangéliser sa ville. Il m'a reçu à merveille, et m'a fait un beau compliment en pleine église; nous sommes aujourd'hui on ne peut mieux ensemble. C'est, à mon sens, l'évêque de France qui a le mieux parlé et écrit dans l'affaire de la liberté d'enseignement; cette discussion l'a éclairé sur une foule de choses, et l'a ramené complétement vers nos amis.

Vous avez tort de crier à l'ingratitude des hommes à propos des services rendus à l'Eglise

par M. de Montalembert. Lorsque nous avons, lui et moi, commencé notre carrière, il y avait mille raisons pour que nos vues ne fussent pas comprises de tous, outre qu'elles portaient un cachet d'exagération naturelle à la jeunesse. Quand on soutient une cause, il faut savoir attendre le jour où les idées seront mûres ; elles le sont davantage aujourd'hui, et personne ne traite plus M. de Montalembert que comme un défenseur des droits de la vérité.

Toute cette campagne de 1844 me paraît avoir tourné mieux qu'on ne s'y serait attendu. J'aurais cru que M. de Montalembert serait resté tout seul sur la brèche, et outre qu'on l'a écouté avec respect, il a trouvé des secours effectifs dans plusieurs de ses collègues. Nous verrons l'an prochain comment la discussion tournera à la chambre des députés; nous ne pouvons pas vaincre, mais c'est beaucoup de paraître en plein jour.

TRENTE-CINQUIÈME LETTRE

Nancy, 31 juillet 1844.

Je suis chargé de prononcer le panégyrique de Mgr de Janson au service qui aura lieu pour lui à la fin d'août dans la cathédrale de Nancy. J'ai accepté cette mission avec plaisir ; car les bontés constantes de Mgr de Janson me sont toujours présentes. Mais on ne m'a remis que des notes informes ; si vous pouviez m'écrire très-vite sur lui quelque chose, me communiquer des renseignements, des dates, des anecdotes, vous seriez utile à la mémoire d'un homme que vous aimez

et vénérez. Vous savez combien les panégyriques sont froids et incomplets quand la pénurie des matériaux force l'orateur à se traîner dans les généralités. Je compte sur vous à cet égard, et il me semble qu'il vous sera facile d'avoir de Madame de Janson tout ce qui m'est nécessaire.

Mille hommages à l'inséparable, et croyez-moi tout à vous, malgré tout, c'est-à-dire malgré vos éternelles défiances au sujet de tout ce qui m'arrive. Si j'étais un homme sujet par caractère à m'abattre, vous me renverseriez comme une pauvre petite fleur; heureusement, sans être un chêne, et quoique d'une nature timide, je trouve dans un coin de mon âme un peu de fermeté. Bien m'en prend, quand vous me faites la guerre, et soyez sûre, du reste, que je ne vous en veux pas.

TRENTE-SIXIÈME LETTRE

Paris, 13 janvier 1845.

J'étais allé vous voir ce matin parce que je ne le pourrai pas de toute la semaine, et que je ne voulais pas faire comme vous qui arrivez à Paris sans m'en dire un mot. Samedi, j'étais à votre porte, et j'aurais été heureux de vous donner deux heures qui étaient à moi. J'avais aussi l'intention de m'excuser auprès de vous. Songez donc à ma préoccupation au milieu de beaucoup de personnes dont je ne connais pas la moitié, et qui font que je ne sais dans quelle mesure

être à leur égard pour ne pas les blesser. Vous savez trop le plaisir que j'ai à vous communiquer mes pensées et à recevoir les vôtres, pour attribuer mon ahurissement à autre chose qu'à l'imprévu. Je suis peu accoutumé à voir du monde ; presque toujours solitaire, je ne sais que bien recevoir les individus et non les foules. Si j'avais péché en quelque chose, veuillez me le pardonner, et croire à l'attachement aussi respectueux qu'inaltérable de votre ancien ami.

TRENTE-SEPTIÈME LETTRE

Paris, 2 janvier 1846.

Je vous remercie de vos bonnes lignes du 29 décembre ; elles m'ont fait du plaisir et du bien. On a besoin quelquefois de l'approbation sans flatterie de ses amis, et la vôtre m'est toujours infiniment précieuse.

Vous avez vu tous les récits venus de Rome au sujet de l'entrevue du Saint-Père avec l'empereur Nicolas. Je ne m'attendais pas à une tenue si belle et si grande, sans éclat, avec une si parfaite mesure. C'est une grâce de Dieu qui

nous était bien nécessaire, et qui m'a vivement touché.

Je vous souhaite une année bien heureuse, et particulièrement la guérison de votre amie. Priez pour moi tous ces jours-ci; j'en ai un besoin particulier dans ce moment. Mille respectueuses amitiés.

TRENTE-HUITIÈME LETTRE

Notre-Dame-de-Chalais, 15 mai 1846.

Voilà un bien long silence, mais non pas un long oubli. Je me suis promis très-souvent de vous écrire pendant tous ces trois mois, et de vous faire part des bonnes dispositions que j'ai trouvées à Strasbourg, sauf à vous faire récrier sur mon inextinguible optimisme. Le fait est que j'y suis allé avec grande peur, pensant que c'était là un pays froid, germanique, juif, protestant; mais j'ai été bien récompensé de ma confiance

en Dieu. Car, en vérité, je ne pense pas avoir rencontré nulle part plus de sympathies, plus de cœurs chauds, plus de gens aimables, et avoir opéré plus de fruits apostoliques.

Strasbourg m'a ravi encore par un autre côté. C'est une ville ayant encore le cachet de l'antiquité, et toute remplie par deux grandes choses dont on ne se lasse pas : la cathédrale et le Rhin. De quelque côté qu'on se tourne, cette belle flèche vous apparaît, et de charmantes promenades vous conduisent jusque sur les levées du Rhin, d'où vous apercevez à la fois la ville, les Vosges et les montagnes opposées du grand-duché de Bade. J'ai été accoutumé à Dijon, ma ville presque natale, à de belles promenades, et toutes les fois que j'en rencontre quelque part, cela me rappelle les jours de la jeunesse et de la patrie.

Il faut vous dire que tout le monde assistait aux conférences, juifs, protestants, catholiques, généraux, officiers, le préfet et *tutti quanti*. Personne ne s'est plaint, quoique j'aie traité avec zèle et sincérité les points les plus importants de la doctrine catholique, ceux mêmes qui pou-

vaient le plus déplaire aux protestants. Cela ne vous persuadera point que je sois un homme prudent ; mais j'accepte tous vos jugements, pourvu qu'ils viennent toujours de votre cœur qui est bien aimable et bien bon à mon endroit. Nous sommes de vieux amis, songez-y quelquefois.

Je suis de retour à Chalais depuis le 9 au soir. Vous jugez avec quelle joie j'y suis revenu, en ayant la pensée d'y fixer ma résidence habituelle pendant tout le temps que mes prédications me laisseront, c'est-à-dire pendant tout l'été. Voilà dix ans que je n'ai plus de résidence fixe, et Dieu sait si la Providence me donnera celle-ci ! Mon séjour de l'été dernier à Paris, tout en me permettant quelque bien, m'a fait voir le danger de vivre éloigné de mes frères. Quand on fonde quelque chose, il ne faut pas s'en séparer. Chalais est le lieu de notre noviciat, où se formeront tous ceux que le bon Dieu nous donnera, et personne ne peut de longtemps encore me remplacer près d'eux. Je n'étais pas en mesure d'ailleurs d'établir une maison à Paris ; les fonds et les sujets me manquaient. Rien ne se

fait qu'avec le temps. Dieu, du reste, bénit plus que jamais cette œuvre, et elle est pour moi une source de consolations et de progrès intérieurs. Chalais compte déjà treize religieux et six serviteurs. Plusieurs de nos novices promettent beaucoup, et la communauté tout entière est animée d'un esprit de paix, d'obéissance, d'humilité et de fraternité qui vous réjouirait à voir.

Je ne vous reverrai qu'au mois de novembre prochain. J'avais promis à l'évêque de Liége, pendant mon séjour à Paris, d'aller à Liége pour le jubilé séculaire de l'institution de la Fête-Dieu ; mais maintenant que je suis à Chalais, je ne puis faire cinq cents lieues, l'aller et le retour compris, pour donner deux ou trois discours perdus dans un déluge de prédications. Je me dégagerai probablement en donnant le carême prochain à Liége, ce qui sera beaucoup plus utile et plus simple. J'ai cependant quelque regret de prêcher hors de France, et je n'ai pas encore pris mon courage à deux mains à ce sujet.

La troisième édition du premier volume des conférences de Notre-Dame vient de paraître,

toujours à trois mille exemplaires. Les deux premières éditions ont été épuisées en dix-huit mois. C'est un succès dont je ne m'enorgueillis pas, grâce à Dieu, et qui est notre pain nourricier. Dieu est bon.

TRENTE-NEUVIÈME LETTRE

Notre-Dame-de-Chalais, 21 août 1846.

Je pense que vous êtes revenue des eaux de Néris, et qu'elles vous auront fait du bien par la guérison de votre amie, et aussi par une distraction dont votre propre santé aura tiré parti. C'est une bonne nouvelle que vous me donnerez, je l'espère, avant quelque temps.

Je quitterai Chalais le 18 septembre et serai à Nancy au plus tard le 3 octobre. Dans l'intervalle, je dois prêcher à Bourg un sermon que le bon et digne évêque de Belley m'a demandé

itérativement depuis trois ans. Comme c'est un proche voisin, je n'ai pu le refuser plus longtemps. Ce petit séjour prolongera mon voyage, ainsi qu'un autre au château de Vallin.

Ces jours-ci j'ai visité l'abbaye de Haute-Combe, ancienne sépulture de la maison de Savoie sur le lac du Bourget. J'allais y rendre à M. de Montalembert une visite qu'il venait de me faire, et j'étais en compagnie de M. l'abbé Dupanloup qui était venu aussi faire connaissance avec Chalais. Mais M. de Montalembert avait poursuivi sa route jusqu'à Chamouny, et on ne l'attendait que deux ou trois jours après. Je n'ai pas pu l'attendre. Voilà à quoi se sont bornées ou se bornent mes excursions de cet été. Vous voyez que je suis exemplaire en fait de résidence, et il y a, du reste, peu de mérite de ma part, tant Chalais est un séjour agréable pour moi.

Le jour de la fête de saint Dominique, nous avons eu deux prises d'habit et deux professions. Près de trois à quatre cents personnes venues des environs assistaient à la cérémonie et ont passé toute la journée à Chalais par un temps

magnifique. Nous avions vingt-quatre étrangers à notre réfectoire et seize religieux. Dieu continue à nous bénir malgré toutes vos médisances sur mon optimisme.

Je suis ravi comme vous de l'élection du souverain pontife et de tous les actes par où il a manifesté jusqu'à présent ses intentions. Le parti de 1814 et du *statu quo* absolu sous la protection de l'Autriche, a été complétement désarçonné. Vous savez peut-être le mot du cardinal Micara au cardinal Lambruschini, l'ancien secrétaire d'État, qui le consultait sur l'élection du pape ; le cardinal Micara, qui connaissait son ambition et ses idées , lui répondit : « Si c'est le diable qui fait l'élection, ce sera vous ou moi qui serons pape ; si c'est le Saint-Esprit, ce sera Mastaï ou Gizzi. » Le cardinal Mastaï fut élu, et maintenant le cardinal Gizzi est son secrétaire d'État. Il n'a fallu que seize ans pour opérer sans secousse cette révolution aussi grande pour Rome que la révolution de 1830 pour la France. Elle coïncide merveilleusement avec les progrès que le clergé de France a lui-même accomplis dans son sein. Qui eût dit, en 1832, lorsque tous

nos desseins furent renversés, que, quatorze ans après, les évêques de France, les jésuites et le pape, seraient unis pour réclamer la liberté religieuse, en vertu des chartes modernes? C'est ainsi qu'il ne faut que du temps et de la patience. Les élections qui viennent d'avoir lieu ont montré la puissance de cette nouvelle position du catholicisme. Croiriez-vous qu'à Grenoble, M. Alphonse Périer, le proche parent de Casimir Périer, a été éliminé de la députation pour avoir refusé de s'expliquer sur la liberté d'enseignement, et qu'un autre candidat, nouveau et inconnu, a été élu par les voix catholiques auxquelles il avait donné des garanties écrites et signées ?

Ce qui peut arriver présentement de plus heureux pour notre pays rongé par la corruption, c'est la formation d'un parti moral et désintéressé, qui, au nom du devoir et de la conscience, donne ses voix à quiconque promettra de tenir compte des grandes idées sociales, au lieu de les sacrifier dans l'ignoble tripotage des hommes de cour et de parti. Sans doute, il faudra du temps ; mais qu'est-ce que le temps ?

Ce n'est pas en un jour que l'Europe peut se débarrasser du *double despotisme de la monarchie absolue* et de l'*anarchie de l'impiété*, deux puissances qui sont unies d'un bout à l'autre du monde pour faire la guerre à la vérité et au droit. Vous l'avez vu récemment en Galicie sous une forme tellement hideuse, que la Saint-Barthélemy n'est presque plus rien en comparaison. La Providence force tous ces prétendus protecteurs de l'ordre à se démasquer les uns après les autres, et à préparer ainsi la ruine du principat antichrétien fondé au xve siècle et consolidé au xvie. Encore une fois, il faudra du temps ; mais, qu'importe ? Le plus grand pas est presque fait, aujourd'hui que l'Église se sépare de ce prétendu ordre, et reconnaît dans les libertés modernes les filles légitimes des libertés du moyen âge et de leur aïeul à toutes, le saint Évangile de Jésus-Christ.

Adieu, je vous nomme tous les jours dans mes prières, et ne songe jamais à vous sans vous compter dans les bénédictions de ma vie.

QUARANTIÈME LETTRE

Paris, 20 novembre 1846.

J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer en échange de votre bonne réception de l'autre jour. Figurez-vous que la fabrique de Notre-Dame, par suite d'une délibération expresse, a interdit à la loueuse de chaises et à tous les officiers de l'église de retenir aucune place pour qui que ce soit, même pour le curé et le prédicateur. Toute place devra être retenue par *quelqu'un* en chair et en os, et nul n'aura le droit de retenir *plus de trois chaises, la sienne comprise*.

Si donc vous voulez venir à Notre-Dame, il vous faudrait un domestique ou quelqu'un qui s'assît sur une chaise en en retenant deux autres. C'est le parti que vont prendre tous mes amis de la nature *Dame.*

Je ne vous dirai pas que je suis le plus malheureux des hommes de vous apprendre cette nouvelle, mais simplement et véridiquement que je regrette de ne pouvoir vous ménager un poste commode à Notre-Dame. Chaque année, les faveurs s'en vont, en attendant que le prédicateur s'en aille lui-même.

Je vous remercie de nouveau de toute la bonne journée de l'autre jour. Elle m'a été bien douce malgré le gros froid. J'ai prêché depuis à Orléans, dont l'évêque est un homme d'esprit qui m'a on ne peut mieux reçu.

Mes respects, je vous prie, à tous les C..., et croyez-moi bien à tout jamais votre respectueux et fidèle ami.

QUARANTE ET UNIÈME LETTRE

Paris, 30 novembre 1846.

J'ai attendu l'expérience d'hier pour répondre à votre dernier billet. La foule a été énorme; les officiers de l'église ont refusé à tout le monde de garder des places; madame Swetchine et madame de M..., qui avaient envoyé du monde dès sept heures, n'ont pu se placer qu'avec une extrême difficulté, et elles sont déjà trop embarrassées d'elles-mêmes pour se charger de deux autres places. Mes séides de la jeunesse veulent être dans le grand carré; enfin il m'est impos-

sible de trouver un moyen de vous assurer deux chaises. Si vous étiez à Paris, vous enverriez quelqu'un sur qui vous pourriez compter; mais, par tierce personne, on est trop occupé de soi pour songer aux autres.

Du reste, pourquoi êtes-vous à Versailles? Qu'est-ce que cette fureur d'y passer l'hiver? Il faut aussi que je vous fasse une querelle. Puisque vous voulez rester en province, subissez les conséquences de cet abominable goût. J'espère que maintenant vous n'aurez plus rien à me dire; nous voilà quittes. Que cela ne vous empêche pas de me vouloir toujours un peu de bien.

QUARANTE-DEUXIÈME LETTRE

Paris, 17 décembre 1846.

Je vous remercie de l'envoi du feuilleton de *la Presse*. Je ne pense pas qu'il faille s'occuper de prouver au public que je crois à l'immobilité du soleil et à la rotation de la terre. C'est la moindre accusation qu'on puisse porter contre un homme, et je suis dans le ravissement qu'on s'arrête là.

La foule à Notre-Dame devient plus compacte que jamais ; on ne sait plus comment faire pour s'assurer des places, et c'est ce qui

diminue mes regrets de n'avoir pu vous servir, puisque les présents eux-mêmes ont tant de peine à se caser. Le port public de l'habit dominicain a passé sans réclamation, quoique le garde des sceaux assistât à l'avant-dernière conférence; c'est maintenant un fait accompli pour toute la France.

Vous voyez par le feuilleton de *la Presse* que ma physionomie s'adoucit et devient plus humaine. Cela doit vous consoler de ne pas venir à Notre-Dame; mais cela ne me console pas de vous voir si peu. Aussitôt après les conférences, j'irai vous demander de me supporter quelques heures. En attendant, agréez, ainsi que Madame ***, l'hommage de mes sentiments inaltérables et respectueux.

QUARANTE-TROISIÈME LETTRE

Liége, 25 mars 1847.

Je vous prie de remercier pour moi Madame du P..., de ce qu'elle veut bien ne pas nous oublier à l'occasion du jubilé. J'ai dit une messe à son intention et j'ai donné l'ordre de lui envoyer la dernière livraison des *Conférences*. Celles de Liége paraissent bénies de Dieu, et je n'ai qu'à me louer de tout le monde ici, ce qui est, il est vrai, la chose la moins importante en pareille occasion. Toutefois on peut accepter cette faveur temporelle comme une marque d'un bon effet produit dans les âmes.

Ainsi que vous, je crois que la douceur, la charité, la patience, la bonté sont inséparables de l'esprit de Dieu, et je n'approuve point le zèle dépourvu de cette bonne et chère onction de Notre-Seigneur. Mais la polémique quotidienne des journaux entraîne toujours les esprits au delà du juste point. Lorsqu'on prêche l'Évangile, rien ne sollicite la véhémence ou la colère de l'esprit ; mais le spectacle de la mauvaise foi, des haines et des passions, soit des partis, soit des gouvernements, excite dans ceux qui en sont les spectateurs quotidiens une sorte d'énergie de répulsion dont il est difficile d'être le maître. Si vous étiez dans cette position, vous sauriez ce que vous ne savez pas, et vous éprouveriez ce que vous n'éprouvez pas. La malice vulgaire des hommes n'inspire à un cœur chrétien que le sentiment de la compassion et de la charité ; mais la malice savante et profonde des gouvernements, la vue de cette corruption des hommes, préparée au sein même de la souveraineté, qui est leur sauvegarde naturelle, l'attentat aux droits les plus saints, le mépris des serments, tout ce spectacle émeut puissamment

l'homme qui le considère, et qui voit à quels résultats l'on conduit le monde.

Pour moi, homme naturellement doux et bienveillant, il ne m'en coûte rien d'aimer les plus grands pécheurs et de ne point abuser contre eux de la vérité même ; mais il y a des machinations d'ordre public, ou plutôt de désordre public, qui me soulèvent au dedans de moi, et j'ai besoin de songer que la Providence est là pour punir les coupables et frustrer de leurs effets leurs détestables complots. Comment voulez-vous demeurer calme, par exemple, en présence des massacres de la Galicie, de l'oppression sauvage de la Pologne, et de tant d'autres crimes sociaux dont nous sommes témoins ? Quand à une aussi déplorable manière de gouverner le monde, on entend le pauvre peuple humain répondre par des menaces de meurtres, d'incendies, de dévastations, et rugir comme un tigre dans sa cage de fer, on peut sans doute et l'on doit le blâmer, quoique, à d'autres égards, on se rende raison de sa fureur. Le mal engendre le mal et est le châtiment du mal. Je ne vous dis pas cela pour rien justifier, mais seulement pour vous expli-

quer le sentiment auquel bien des âmes se laissent entraîner aujourd'hui au nom même de la religion. Pour moi, j'entre dans votre pensée; j'estime que nous devons à un temps malade une infinie douceur, qu'il faut lui pardonner beaucoup, parce qu'il ne sait ce qu'il fait, et lui ménager avec tendresse toutes les occasions de revenir à mieux.

Veuillez présenter mes hommages à Madame de *** et agréer l'expression de sentiments qui ne vieillissent point en moi, et qui sont aussi affectueux que pleins de respect.

QUARANTE-QUATRIÈME LETTRE

Nancy, 12 juin 1847.

J'ai été bien étonné d'apprendre que vous aviez fait, il y a trois semaines, une chute fort dangereuse, et que vous étiez à Paris lors du séjour de vingt-quatre heures qui y a précédé mon départ pour Nancy. J'étais fermement persuadé que vous étiez à Versailles depuis longtemps. Peut-être même, par suite de cette erreur, n'aurez-vous pas reçu un exemplaire de mon dernier discours que je vous ai fait adresser.

Voilà bien des malheurs. Le plus grand est cette terrible chute. Heureusement que vous vous en êtes tirée à bon marché, et que Madame de *** ne me signale aucun accident grave. Mais vous allez à Néris néanmoins. J'espère que ces eaux vous feront du bien, et que je vous retrouverai pour l'Avent en meilleure santé. Ayez soin de me donner de vos nouvelles à Chalais, où je vais achever l'été. Je pars le 15 pour m'y rendre, et j'y coucherai le 23. Si vous trouvez que c'est bien long huit jours pour un si petit chemin, vous saurez que je dois m'arrêter deux jours à Dijon chez mon frère, et ensuite bénir le mariage de la fille aînée d'un de mes plus anciens amis, M. Foisset. La cérémonie aura lieu à Bligny, petit village près de Beaune, lequel Beaune vous est au moins connu par ses vins et par la rue de Beaune, à Paris.

Je devrais écrire à Madame de *** pour la remercier ; mais elle trouvera bon que je profite de votre *unité* pour lui répondre en vous et avec vous. Je ne vous vois jamais séparées quand je vous parle ; il est naturel que ce soit de même quand je vous écris. Présentez-lui toutefois mes

très-humbles hommages et mes bien vifs remerciments.

Adieu, Madame, soignez-vous bien et ne m'oubliez pas. Vous savez avec quelle respectueuse affection je suis à vous pour la vie et au delà.

QUARANTE-CINQUIÈME LETTRE

à Mme de ***

Chalais, 26 juin 1847.

Par un hasard assez singulier, je me suis trouvé dans la même voiture que M. le marquis du Prat, en allant de Lyon à Grenoble. Je lui ai aussitôt demandé des nouvelles de Madame de La Tour du Pin, et il m'a dit qu'elle continue d'être fort souffrante. Vous m'obligeriez beaucoup de m'écrire un mot pour me dire au juste ce qui en est, et me rassurer, s'il y a lieu, comme je l'espère.

C'est mercredi dernier que je suis arrivé à Chalais, où j'ai trouvé notre famille augmentée et en bonne santé de l'âme et du corps. Il me tardait infiniment de la revoir. J'en étais séparé depuis neuf mois, et c'est beaucoup. Vous ne sauriez croire le bonheur qu'un pauvre religieux a de se retrouver avec ses frères; cela passe toute idée. Je suis de plus en plus content dans mon état et reconnaissant envers Dieu, qui m'y a appelé.

Adieu. Veuillez présenter à notre amie commune l'expression de mes inquiétudes et de mon inviolable attachement, et agréez l'hommage de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

QUARANTE-SIXIÈME LETTRE

à Mme la Csse Eudoxie de La Tour du Pin.

Chalais, 9 septembre 1847.

Il ne m'est pas possible d'accomplir moi-même la neuvaine que Madame du P... veut bien me demander, et que j'aurais faite avec tant de reconnaissance et de dévoûment pour sa personne. Je pars le 15 de ce mois pour Rome, et les nécessités du voyage ne permettent aucunement de s'assurer neuf jours de suite pour dire la sainte messe. Je charge donc un de nos pères très-bon et très-pieux des intentions de Madame du P...; la neuvaine aura lieu du 15 au 24

de ce mois, et moi-même, arrivé à Rome, je dirai une messe à cette même intention. Veuillez dire tout cela à Madame du P..., en l'assurant de mes regrets et de mon respectueux dévoûment.

Voilà six ans accomplis que je n'avais pas vu Rome. Mon voyage est commandé par le besoin de m'entretenir avec les supérieurs de notre ordre et par le désir de connaître personnellement le nouveau pape que Dieu a donné à son Église. Il est évidemment destiné à nous gouverner longtemps et glorieusement, et il est fort utile pour nous que je n'en sois pas absolument inconnu Aucun événement plus grand n'a eu lieu à Rome depuis des siècles que celui qui s'accomplit en ce moment. La papauté sort des entraves du pouvoir absolu; elle rallie autour d'elle les princes et les peuples de l'Italie contre l'oppresseur commun de cette belle contrée, qui est aussi l'oppresseur de toutes les libertés humaines et divines. Un seul homme de foi et de cœur, envoyé par la Providence, accomplit cet ouvrage, peut-être même sans que la guerre s'allume et qu'une goutte de sang soit versée. Quel spectacle, et que

nous étions loin de l'attendre! Dieu finit toujours par aller plus vite que les hommes et que leurs désirs.

J'ai encore d'autres nouvelles à vous dire. Ce n'est plus pendant l'Avent que je donnerai mes conférences. Mgr l'archevêque de Paris, ne voulant plus qu'une seule station de Notre-Dame, a transféré à l'époque du Carême celle que j'avais coutume d'y donner au commencement de l'hiver. Mes conférences commencent le 20 février prochain, jour de la Septuagésime ; elles seront précédées de l'oraison funèbre d'O'Connell que je dois prononcer le jeudi précédent 10 du même mois. Vous savez qu'une députation est allée demander à Mgr l'archevêque de vouloir bien faire prononcer cette oraison à la métropole de Paris, et Monseigneur a bien voulu me choisir pour cet office. Par suite de ces changements, au lieu de prêcher en province durant le Carême, j'y prêcherai de la Toussaint à l'Épiphanie, et n'arriverai à Paris qu'à la fin de janvier. Cette année, je dois évangéliser Toulon, où nous avons une partie de la marine royale, corps remarquable par les progrès que la foi y a faits.

Je serai de retour en France le 25 octobre prochain. Ma route vers Rome est tracée par Turin et Bologne.

J'éprouve la même impression que vous de tous les affreux scandales de ces derniers temps. C'est une révélation des plaies intérieures de notre société, causées par la direction égoïste et toute matérielle donnée aux esprits depuis dix-sept ans. Quelle pitié que les politiques qui ne regardent pas en haut, et qui se croient assez forts pour gouverner le monde avec des écus de cinq francs et des gendarmes !

Je vous prie de vous charger de mes respects pour M. et Madame de C... et de mes compliments affectueux pour Madame de ***. N'oubliez pas le pèlerin pendant le voyage. Le 22 septembre, jour anniversaire de ma vingtième année de sacerdoce, je dirai la messe au tombeau de saint Dominique, à Bologne.

Je vous renouvelle l'hommage de mes sentiments les plus respectueux et les plus sincèrement dévoués.

QUARANTE-SEPTIÈME LETTRE

Toulon, 30 novembre 1847.

Il s'écoulera encore deux mois avant que j'aie le plaisir de vous voir à Paris ou à Versailles, et je serais bien aise d'avoir un mot de vous avant ce temps-là. Vous avez dû recevoir la lettre où je vous annonçais mon départ pour Rome. Ce voyage a été court et heureux. Parti de Chalais le 15 septembre, j'y étais rentré le 21 octobre, après avoir revu une sixième fois des lieux qui m'ont laissé tant de souvenirs. Mais tout était bien changé.

Le nouveau pape a donné à l'Italie un coup de baguette magique. On y voit, on y entend son nom partout. Pauvre Italie ! elle est dans une lumière et une palpitation d'espérance qui émeut vivement ; elle a bien des chances contraires, et il lui faut bien de la patience pour soulever heureusement le fardeau de ses destinées. Je n'ai vu le pape qu'une fois et un quart d'heure au Quirinal. C'est une âme droite, sincère, pleine des meilleures intentions ; il a déjà beaucoup fait ; mais vous savez combien les éléments politiques de l'Europe actuelle sont compliqués, pleins d'embûches et de discordances. Nous causerons de tout cela dans ces bons entretiens de l'hiver que la Providence me ramène chaque année. En attendant, je poursuis ma station de Toulon commencée le premier dimanche de novembre.

Toulon est une ville plus considérable qu'elle n'est grosse. La marine y compte une multitude d'officiers et d'employés qui composent un auditoire fort convenable. Nous y jouissons d'une température qui est un véritable printemps. Je suis allé à Hyères, dans une campagne, pour y

rendre visite à une de mes plus vieilles connaissances ; vous ne sauriez vous imaginer la beauté de ce lieu. Quoique un peu moins méridional que Rome, je n'ai point trouvé à Rome l'air et les productions de ces beaux rivages protégés par trois ou quatre îles charmantes qui lui forment une ceinture. On voit des palmiers jusque sur les places publiques, aussi à l'aise que nos tilleuls aux Tuileries. Les orangers abondent au travers des oliviers, et dans les bois, sous l'ombre légère des pins maritimes, croissent une multitude de petites plantes pleines de parfum que je n'ai jamais vues ailleurs. On rencontre des champs tout pleins d'immortelles semées exprès; il y en a d'autres où les pois sont en fleurs, malgré le mois de novembre. Jugez du printemps. Je logeais à une demi-lieue de la ville, tout proche de la mer, et j'avais peine à m'habituer à cet air odorant qui me tournait légèrement la tête. Malgré tant de beautés, j'aime mieux le Dauphiné et ses montagnes ; cela est plus grand. J'y retournerai dès le 5 janvier, et après avoir passé quinze jours à Chalais, je m'acheminerai vers la grande ville.

Donnez-moi de vos nouvelles. Votre santé est-elle remise de cette chute ? Comment se porte Madame de ***? Dites-moi un peu vos pensées. Les miennes, malgré tant de courses, ne m'entraînent jamais loin de vous. Je suis comme l'hirondelle qui revient toujours, excepté quand la mort lui a coupé les ailes. Si vous trouvez ceci trop pastoral pour un pauvre moine, il faut vous en prendre à la Provence qui a bien le droit de donner une teinte poétique à ses visiteurs et même à ses prédicateurs.

P. S. Je suis logé à Toulon chez M. le curé de Notre-Dame.

QUARANTE-HUITIÈME LETTRE

Paris, 20 avril 1848.

Me voici décidément plongé jusqu'au cou dans une besogne écrasante et de tous les jours, et Dieu sait quand j'en sortirai. Si la députation vient se joindre à *l'Ère nouvelle*, ce sera à ne pouvoir plus ni vivre ni mourir. Excusez-moi donc de vous voir si peu. Je ne sors plus, je ne vois plus personne. Dès que deux heures de suite me seront accordées, soyez sûre que j'en profiterai pour aller vous voir et me reposer un peu l'esprit.

Votre approbation me touche beaucoup. Nous avons déjà deux mille abonnés ; c'est un succès que j'espérais à peine en trois mois. Si nous gagnons la bataille, c'est-à-dire si nous pouvons vivre, et il ne faut plus pour cela que mille abonnés, je crois que nous rendrons un vrai service à la religion et au pays.

QUARANTE-NEUVIÈME LETTRE

Paris, 2 juillet 1848.

Je pars demain matin pour passer quinze jours à Chalais. Cette visite était nécessaire ; je l'ai retardée jusqu'au jour où l'on a pu espérer quelque tranquillité dans Paris. Il faut profiter de cet intervalle de paix qui, hélas ! sera peut-être bien court. Je compte être revenu du 25 au 26.

Vous avez su les épouvantables détails des journées que nous venons de passer. Dieu nous a sauvés, et la mort de ce pauvre archevêque de Paris est un garant qu'il nous sauvera dans l'ave-

nir. Pie IX vivant et Mgr Affre mort en martyr nous présagent des jours de miséricorde et de résurrection. C'est une espérance indestructible.

Adieu, veuillez présenter mes hommages à Madame ***, et à ses parents, et agréez l'expression de mon sincère et respectueux attachement. Nous verrons encore de beaux jours ; Dieu vous conserve pour eux !

CINQUANTIÈME LETTRE

Chalais, 10 septembre 1848.

Me voici à Chalais bien tranquille et bien content. Je ne compte pas en sortir avant la fin de janvier prochain, et Dieu sait ce qui se passera dans l'intervalle. Mais, malgré les catastrophes possibles, je suis persuadé que l'issue de notre situation sera favorable au progrès des esprits dans la vérité et le bien.

Il en est des nations comme des hommes ; c'est le malheur qui fait leur éducation, pour peu qu'il y ait des ressources dans leur in-

telligence et dans leur cœur. Or, la France contient encore trop de générosité, de lumières, de foi et de charité, pour ne pas recueillir les enseignements que Dieu lui prodigue aujourd'hui. Elle a des saints qui prient pour elle et qui la sauveront. Vous êtes un peu de ce nombre, ne vous en déplaise, et je vous le dis sans plaisanterie aucune. Nous avons chacun notre force dans le règne de Dieu, et si peu que nous soyons en particulier, pris ensemble nous pouvons beaucoup. C'est pourquoi j'ai grande confiance dans l'avenir, plus grande assurément que je ne l'avais sous le règne précédent. Alors on pouvait croire au succès de l'égoïsme et de la corruption ; aujourd'hui cette foi douloureuse est anéantie. Nous sommes certains que la France ne supportera pas le joug d'un gouvernement ni d'une caste matérialiste, et cette certitude est pour moi la source d'une joie qui me remplit d'espérance. Il n'y a rien au monde qui ne me paraisse préférable au triomphe de temps et de doctrines comme ceux de 1830 à 1848. Il vaut mieux souffrir que pourrir.

Vous voyez que je ne suis pas près de ma con-

version. Je serai toujours un pauvre homme seul, battu des vents, recueillant les joies et les difficultés de la solitude. Toutes les énigmes de ma carrière sont là : je n'ai jamais eu un parti pour moi, parce que je n'ai jamais été à un parti. Il m'a fallu frayer ma route à travers l'indifférence et la répulsion, et Dieu seul m'a soutenu avec quelques amis qu'il m'a donnés. Vous êtes parmi les plus anciens, et je vous assure que je vous nomme tous les jours à Dieu avec une bien pieuse reconnaissance, n'en doutez pas.

Notre petite communauté va bien ; elle est très-unie, édifiante, et je ne saurais vous dire tout le charme que j'y trouve. Chalais est une bénédiction qui remplit mon cœur. La nature et la grâce se disputent à qui en fera le plus beau lieu du monde. Je vous écris par une soirée délicieuse, un ciel serein, un air calme, les arbres, les blés, les bois, les collines, les rochers, la vallée, tout illuminé doucement par la lune et rempli d'un silence divin. Mais votre souvenir me touche plus encore, en songeant surtout à toutes les peines que je vous donne par les retours de ma

vie. Ce sera probablement mon sort jusqu'à la fin. Pour réussir en ce monde, il faut avoir des points d'appui, et je n'en ai nulle part. Dieu jugera si c'est ma faute ou le résultat d'une simplicité et d'une droiture désintéressées.

Adieu, veuillez présenter mes hommages affectueux à Madame de ***, et agréez l'expression de mon respectueux et sincère attachement.

CINQUANTE ET UNIÈME LETTRE

Chalais, 21 novembre 1848.

Je ne suis plus responsable de *l'Ère nouvelle*, et je n'approuve pas tout ce qui s'y imprime; mais je crois utile que le clergé et les catholiques s'initient à des opinions politiques de diverses natures, qui les rendent plus aptes à supporter les vicissitudes de notre temps et à ne pas se compromettre et compromettre leur cause par des passions et des préjugés étroits de partis. Quel que soit le jugement que l'on porte sur le moment présent, il est certain que la religion y

est miraculeusement préservée, et qu'elle reçoit sous les formes les plus solennelles et les plus spontanées des hommages auxquels on ne l'avait pas accoutumée depuis longtemps.

Quelle différence de la promulgation de la Constitution de 1848, je ne dis pas avec celle de 1793, mais avec celles de l'Empire, de la Restauration, de la Révolution de 1830! C'est la première depuis soixante ans qui ait été promulguée religieusement, et cela non pas même dans un temple, mais sur une place publique, à la face du ciel et de la terre. C'est là un événement qui a quelque chose de prodigieux, et qui indique à quel point le fond des esprits est tourmenté du besoin de revenir à Dieu. Il en est de même, proportion gardée, dans le reste de l'Europe. Voici un concile d'évêques à Vurtsbourg, au cœur de l'Allemagne, dans cette Allemagne protestante, rationaliste, et qui, même chez les puissances catholiques, avait accoutumé l'Église à la plus triste et à la plus honteuse servitude.

Il n'est pas probable, bien s'en faut, que nous soyons au bout de nos épreuves ; mais je crois fermement que leur résultat sera une reconstitu-

tion de l'Europe sur des bases plus justes et plus chrétiennes qu'on ne l'a vu depuis l'invasion du protestantisme qui avait détruit la vieille Europe, et donné à des cours corrompues et corruptrices le gouvernement des choses humaines et divines. Une telle transformation ne peut évidemment s'accomplir que par des secousses violentes et même terribles. C'est là le châtiment dans la miséricorde, deux choses que la Providence a constamment mêlées ensemble pour notre instruction et notre amélioration. C'est à nous d'en profiter le moins mal possible.

Vous recevrez vers la mi-décembre la livraison de mes Conférences de 1848. J'ai reçu une lettre on ne peut plus cordiale et parfaite du nouvel archevêque de Paris, par laquelle il me remercie du bien qu'il croit que j'ai fait à son troupeau, et me confirme dans la possession de la chaire de Notre-Dame. Ce digne archevêque a conquis en quelques semaines une popularité qui est encore un des phénomènes remarquables de ce temps.

Je me recommande instamment à vos prières et à celles de votre amie. Vous savez que Dijon

est mon pays. J'en suis sorti, il y a vingt-cinq ans, licencié en droit, et voilà que j'y retourne moine et prédicateur.

P. S. C'est à l'évêché que je logerai, et où j'attendrai de vos nouvelles.

CINQUANTE-DEUXIÈME LETTRE

Dijon, 20 décembre 1848.

Je vous annonce une bonne nouvelle. Nous venons de fonder à Flavigny, dans le diocèse de Dijon, une troisième maison de notre ordre, où j'ai transféré le noviciat qui était premièrement à Chalais. Chalais ne conserve plus que nos études théologiques. Nous avons déjà à Flavigny deux Pères, cinq novices et un frère convers. J'y enverrai prochainement deux autres Pères et un second frère convers.

Je ne me rappelle pas si je vous ai déjà parlé

de Flavigny dans une lettre antérieure; je ne le pense pas, puisque vous ne m'en dites rien dans votre réponse du 2 décembre. Flavigny est donc une ancienne petite ville de Bourgogne, sur le haut d'une colline fortifiée, au-dessus d'une petite rivière qu'on appelle l'Oserain, laquelle va se jeter à peu de distance dans deux autres rivières, ce qui fait de Flavigny le confluent de trois vallées. En face de sa colline, est celle où était assise la célèbre ville d'Alisa, détruite par Jules-César, et dont il est fort question dans ses Commentaires. Ce pays avec ses environs est le plus religieux du diocèse de Dijon. Nos Pères y ont été accueillis du peuple et du clergé avec une bienveillance excessive; on leur a apporté de partout des vivres, tels que vin, huile, pommes de terre, navets. Il faut vous dire, pour l'intelligence des navets, qu'il y a tout près de là un territoire célèbre pour ce genre de légumes. Si vous n'avez jamais mangé que des navets de Paris, je vous plains infiniment.

Bref, les habitants de Flavigny sont allés au-devant de nos Pères, arrivant sur des chariots comme des patriarches, et leur installation a eu

lieu le 6 de ce mois de la manière la plus heureuse. Elle est sue de tout le monde à Dijon, et jusqu'ici nous n'avons été attaqués par aucun organe de la presse. Si cette tranquillité continue, nous n'aurons jamais fondé un couvent plus pacifiquement que sous la République.

La maison de Flavigny, ancien petit séminaire de Dijon, nous a été donnée par des ecclésiastiques de ce diocèse, qui en étaient propriétaires. Vous voyez que la Providence est admirablement bonne à notre égard. Cette maison achève le nombre nécessaire à l'érection de la province dominicaine de France, et j'espère l'obtenir dans le courant de l'année 1849.

La livraison des Conférences de 1848 vient de paraître. Il en a été adressé un exemplaire pour vous, et un autre pour Madame ***, rue de la Ville-l'Évêque, à Paris.

Voici donc Louis-Napoléon président de la République. S'il n'est pas empereur dans quinze jours, il me semble difficile qu'il ne succombe pas à la tâche, et s'il vise à l'empire, je crois impossible qu'il n'y ait pas une lutte sanglante et acharnée. J'ai voté pour le général Cavaignac,

parce que c'était à mon sens l'homme naturellement indiqué par la reconnaissance à tous ceux qui veulent sincèrement l'établissement de la République, d'une République sans doute laborieuse, mais préparant la France aux mœurs qu'elle doit acquérir, sous peine de passer incessamment de dynastie en dynastie et de révolution en révolution.

Je suis très-timide à l'endroit de la démocratie, parce que je sens combien la France y est peu faite encore; et cependant, à moins de s'aveugler, on ne conçoit pas où elle puiserait désormais les éléments d'une monarchie durable. Les passions nous précipitent vers un retour brusque à une monarchie quelconque, sauf à la briser quand elles en seront lasses. Pour moi, j'ai voulu mettre ma conscience à l'abri d'une si malheureuse précipitation, et ayant accepté la République sans l'avoir désirée, ne rien faire qui fût pour elle un élément de ruine.

Ma station commence bien; l'auditoire est nombreux et bienveillant, et j'en espère quelque fruit pour la gloire de Dieu et de son Église.

CINQUANTE-TROISIÈME LETTRE

Paris, 14 décembre 1849.

Votre éloquence est grande, mais la mienne ne l'est pas assez pour prêcher plus d'une fois par semaine pendant six mois consécutifs. Cette chaîne continue où je suis attaché ne me permet pas de donner plus de deux sermons de charité par année; or, cette année-ci, j'en ai *trois* par exception. Veuillez donc, je vous prie, donner ces raisons aux personnes honorables qui vous ont pressée d'intervenir près de moi. Je regrette beaucoup de ne pouvoir correspondre à leur

désir; mais il y a impossibilité physique pour moi.

Mille hommages à l'inséparable, et tout à vous bien respectueusement et plus cordialement encore.

CINQUANTE-QUATRIÈME LETTRE

Paris, 29 décembre 1849.

Mille vœux pour 1850, et afin que vous deveniez un peu plus modérée dans vos opinions de modération. Tout est lent et long, et la nature ne va jamais à son but sans revenir sur ses pas ; c'est une de ses plus grandes lois, que Pascal a admirablement exprimée dans une page que vous retrouverez en prenant le plaisir de le relire tout entier.

Veuillez présenter mes hommages respectueux à M. et Madame de C., à Madame du P., et

ajoutez-y des amitiés pour Madame de ***. Quant à vous, je vous nomme tous les jours à Dieu le second de mes vieux amis ; celui qui vous précède date de 1813. C'est le premier homme, après mes parents, qui ait agi sur mon intelligence. La place que vous occupez après lui, vous montre tout ce que je suis à jamais pour vous.

CINQUANTE-CINQUIÈME LETTRE

Flavigny, 27 janvier 1850.

Il n'y a point de *révolution personnelle* à mon endroit. Je suis tout simplement venu passer quinze jours à Flavigny pour respirer, selon le conseil de mon médecin, un air plus sec que celui de Paris, et le conseil m'a très-bien réussi, grâce à Dieu. Je repartirai pour Paris le lundi 4 février, et j'y serai le 5 vers deux heures de l'après-midi.

L'annonce du *Courrier français* est une invention de sa part. Jamais je n'ai été mieux

avec Mgr l'archevêque de Paris, et il n'y a dans tout ceci que le plus vulgaire des accidents, un rhume pur et simple, dont je tenais à me débarrasser en vue des prochaines conférences ; car, sans cela, j'aurais attendu patiemment à Paris qu'il plût à mes poumons de se *désirriter*. Vous pouvez être assurée que c'est là toute la vérité, et vous en aurez la preuve dans quelques jours, si ma parole ne vous suffit pas.

CINQUANTE-SIXIÈME LETTRE

Flavigny, 21 mai 1830.

Je ne suis point resté quinze jours à Paris après vous avoir fait mes adieux ; mais parti immédiatement, je suis revenu vingt-quatre heures pour bénir le mariage de M. de V... Voilà toute l'histoire. Vous voyez qu'elle est la plus simple du monde, et qu'il n'y a dedans, dessous et derrière, rien qui doive alarmer votre bonne amitié ! Je ne sais pas pourquoi vous avez le génie des monstres et vous en voyez partout. Il n'y a rien de si rare que les monstres. Les choses sont tou-

jours ordinaires, surtout en ce qui me concerne. Je serais allé vous voir pendant les quelques heures que j'ai passées à Paris si j'avais eu une heure à ma disposition ; mais le mariage, tout compris, m'a retenu jusqu'à deux heures de l'après-midi, et j'ai eu à peine le temps de voir notre communauté et de faire mes malles.

Mes hommages à Madame de ***, et tout à vous bien respectueusement et cordialement.

P. S. Quand vous m'écrirez à Flavigny, mettez : Flavigny, Côte-d'Or. Votre lettre est allée dans l'Orne, et pouvait passer trois semaines avant d'avoir épuisé les Flavigny. Vous auriez ensuite conclu de mon silence quelque lamentable histoire sur l'inconstance du cœur humain et ses mystérieuses énigmes. En mettant *Côte-d'Or*, tout s'évanouit.

CINQUANTE-SEPTIÈME LETTRE

Flavigny, 6 juillet 1850.

La grande nouvelle d'aujourd'hui est que le Saint-Père a mandé le R. P. Jandel à Rome pour les affaires de notre Ordre dont il est très-occupé. Il s'est réservé la nomination de notre général, dont les pouvoirs ont expiré le 17 mai dernier, et avant de le choisir, il a voulu savoir précisément ce que c'est que notre restauration de France. Le P. Jandel a été appelé de préférence, précisément parce qu'il n'est pas le supérieur, et peut-être aussi, *entre nous*, parce qu'on ne serait

pas sans idée de l'élever au généralat. Ce serait un grand honneur pour notre Province naissante et un grand bonheur pour moi. N'en parlez à personne, vu que la conjecture est incertaine, quoique fondée sur quelques signes assez apparents.

Je vous confie tous ces petits mystères qui intéresseront sans doute votre bonne amitié.

Notre noviciat est florissant, et il se présente sans cesse de nouveaux sujets. Il y a douze ans juste que j'ai commencé cette œuvre ; elle m'a bien coûté, mais je lui dois infiniment plus que je ne lui ai donné. Sous ma petite lévite noire, avec plus de liberté, je ne serais jamais arrivé à aimer Dieu comme je crois l'aimer, et je serais mort seul au milieu d'un monde duquel je me détache de plus en plus. Tous ceux avec qui j'avais cru marcher de concert prennent des routes si opposées à la mienne, et si étranges et peu prévues, que je deviens de plus en plus ce que disait David, *un passereau solitaire sur un toit*.

CINQUANTE-HUITIÈME LETTRE

Gênes, 7 septembre 1850.

Votre billet du 1[er] de ce mois m'est parvenu à Turin, où il a renouvelé ma peine d'avoir quitté la France sans vous faire mes adieux. Je vais à Rome pour la septième fois en vingt ans, et je vous écris de l'hôtel où, en 1831, je logeais à Gênes avec MM. de La Mennais et de Montalembert. Les trois pèlerins, hélas ! se sont bien divisés, et ils ne se retrouveront plus sous le même toit, si ce n'est dans le sein de Dieu, il faut l'espérer.

En repassant par ces chemins qui me sont si connus, et que j'ai traversés avec de si différentes pensées, j'éprouve de la tristesse et de la joie : de la tristesse, à cause de tout ce qui s'est brisé autour de moi : de la joie, à cause de la protection divine qui m'a constamment soutenu. Encore quelques années, et nous reposerons pour jamais. Ce but suprême devient plus doux à considérer à mesure qu'on voit plus clairement la misère de cette vie.

Adieu, priez pour moi. Je serai à Rome le 10 au soir, et j'espère être de retour à Paris pour la fin de septembre.

Mes hommages affectueux à Madame de ***, et tout à vous respectueusement et cordialement.

CINQUANTE-NEUVIÈME LETTRE

à Mme de ***

Paris, 25 novembre 1850.

J'ai reçu le billet que vous m'avez transmis, et vous en remercie bien cordialement, ainsi que des nouvelles que vous me donnez de notre amie commune. Je vous assure qu'il m'en a bien coûté de ne pas aller la voir ; mais si vous saviez comme je suis tenu !

Nous avons eu samedi matin la mort subite de ce pauvre M. Swetchine, que l'on enterre aujourd'hui. Madame Swetchine est dans une

grande affliction, quoique son mari eût quatre-vingt-treize ans, et que cette mort fût un événement bien facile à prévoir. Elle souhaitait passionnément qu'il quittât l'Église grecque pour l'Église latine; mais c'était un homme inabordable à toute action religieuse, et l'on a seulement remarqué que, dans le cours de cette année, il avait pratiqué assidûment toutes les observances de son Église, ce qui nous fait espérer qu'il aura peut-être eu devant Dieu l'excuse de la bonne foi. Il est mort sans s'en apercevoir, en respirant une dernière fois.

Adieu. Je prêche dimanche prochain à Notre-Dame, à neuf heures du matin, pour l'inauguration solennelle des Quarante heures dans le diocèse de Paris.

Mes hommages respectueux et affectueux à notre chère malade. J'espère que son entier rétablissement ne tardera pas. Je vous salue avec elle de tous mes vœux et de tous mes attachements.

SOIXANTIÈME LETTRE

à Mme la C^{sse} Eudoxie de La Tour du Pin.

Paris, 31 décembre 1850.

Voici le jour de l'an. J'espère que vous me favoriserez pour mes étrennes de quelques mots de vous, qui m'apprendront où vous en êtes de votre santé. Je vous ai laissée, il y a quelques semaines, toujours bien faible. Avez-vous repris des forces? vous sentez-vous plus sûre de vous? Le temps est peu rigoureux, mais très-humide et probablement peu profitable aux malades. Écrivez-moi un mot, je vous en prie.

Pour moi, sauf un rhume qui m'a pris l'autre jour, l'avant-veille d'un sermon de charité à Saint-Roch, je vais on ne peut mieux. Notre communauté va bien aussi. Quelques-uns de nos prédicateurs ont en province un vrai succès, entre autres le R. P. Hue à Dijon, mon pays. Il y a ouvert des conférences pour les hommes seuls dans une chapelle ; on a été obligé de la quitter pour une plus grande, et son auditoire est aujourd'hui de six à sept cents hommes qui le goûtent et paraissent en faire profit. Priez pour nous tous.

Je vous renouvelle l'expression de mon attachement cordial et déjà bien vieux, mais que les années ne diminuent pas. Conservez-moi le vôtre.

SOIXANTE ET UNIÈME LETTRE

à Mme de ***.

Paris, 3 avril 1851.

Je suis bien heureux des neuvaines que vous avez commencées aujourd'hui pour la santé de notre chère et commune amie. Je m'y unirai tous les jours, et je dirai la messe à cette intention le vendredi 11 avril, jour où se termine la neuvaine. J'ai aussi invité nos Pères à y prendre part.

J'espère que Dieu exaucera nos prières, et qu'il nous conservera cette chère âme. Je ne

suis point aussi alarmé que vous ; je ne remarque encore aucun symptôme décisif. Il est naturel que la fièvre arrive à la suite d'une si longue souffrance. Mais enfin reposons-nous sur la volonté de Dieu, qui est toujours bonne et qui seule sait ce qu'il nous faut.

J'irai vous voir bientôt. Tenez-moi de votre côté au courant de tout ce qui se passera. Mille amitiés à la malade. Je vous renouvelle l'expression de mon respect le plus affectueux.

SOIXANTE-DEUXIÈME LETTRE

à Mme de ***

Paris, 6 mai 1851.

Je n'irai point vous voir aujourd'hui au milieu de ces tristes préparatifs. Mais je ne puis m'empêcher de vous écrire un mot pour vous témoigner encore toute la part que je prends à l'immense perte que vous venez de faire.

Vous savez combien j'aimais et j'estimais Madame de La Tour du Pin, qui était depuis vingt ans une des forces de ma vie par l'élévation de son esprit, sa sympathie avec le mien, et l'admi-

rable dévoûment qui la remplissait. Je sais donc tout ce que vous perdez, puisque j'en ai connu le bien. Mais si dures que soient les séparations de ce monde, il nous reste toujours celui qui en est l'auteur, celui qui nous a donné et qui nous retire, celui qui ne manque jamais, et en qui nous serons tous un jour réunis par la foi et la charité qu'il nous a données. Il ne vous abandonnera point; il ne vous laissera point solitaire ici-bas; car il a des ressources pour toutes les douleurs, même celles qui sont des abîmes sans fond. Jetez-vous tout entière en lui, pour que vous y retrouviez par un amour plein d'espérance celle que vous avez perdue. J'ai offert pour elle ce matin le saint sacrifice, et j'ai donné des ordres dans nos trois maisons pour que soixante messes soient immédiatement dites à son intention. Je m'en suis réservé quarante que je dirai moi-même.

Adieu, que Dieu nous aide, vous et moi, à finir cette vie. Vous m'y retrouverez, tant qu'elle me restera, ce que je fus toujours pour vous, un ami tendre et dévoué.

SOIXANTE-TROISIÈME LETTRE

Paris, 14 mai 1851.

En allant hier vous voir, j'ai appris votre départ de Paris pour une quinzaine de jours. Moi-même je vais passer quelques jours à Flavigny, mais quelques jours seulement. Je serai de retour à Paris le samedi 24 courant. Et encore vais-je auparavant donner quarante-huit heures à Madame de Vauvineux, en Picardie. C'est l'affaire de quelques heures pour s'y rendre, grâce aux chemins de fer.

J'espère vous retrouver non pas consolée, j'en

sens l'impossibilité, mais plus résignée à la volonté de Dieu, et faisant des efforts sur vous-même pour vous créer un mode de vie. Cela est bien difficile, j'en conviens. Hélas ! il ne nous est pas permis de nous faire deux vies en une seule fois. On se jette dans un moule, et ce moule brisé, on ne sait plus que devenir. Heureusement, à nous autres chrétiens, Dieu reste toujours, et en l'aimant davantage, nous pouvons suppléer aux affections dont la source s'est tarie. C'est notre seul refuge, et il est grand. Les incrédules n'en ont aucun, et je ne comprends plus comment ils peuvent résister au vide que la mort et les événements créent sans cesse autour de nous. Nous avons perdu dans Madame de La Tour du Pin une bien digne et bien rare amie; préparons-nous à la rejoindre bientôt, et aimons-la toujours en celui où nous la retrouverons un jour.

Veuillez agréer ce petit mot d'adieu et l'expression de mes sentiments de respect et d'inaltérable affection.

SOIXANTE-QUATRIÈME LETTRE

Paris, 7 août 1851.

Que vous êtes bonne de m'avoir donné de vos nouvelles avant de rentrer en France! Je vois avec peine que vous êtes toujours dans le même état de tristesse et d'abattement. Que voulez-vous que je vous dise, hélas! pour vous consoler? Vous refusez toutes les consolations, et le temps ne peut rien pour adoucir la blessure que vous avez au dedans de vous. Dieu seul, à la longue, y pourra quelque chose, et vos amis doivent en

appeler à lui de votre persévérance à gémir et à pleurer. Je n'ai pas non plus le courage de vous adresser des reproches ; car, bien qu'il y ait de la faiblesse dans votre douleur , elle est cependant très-légitime et très-concevable. Prions donc Dieu ensemble de vous toucher le cœur, en le tournant vers lui, pour qu'il le remplisse de cette onction intérieure qui adoucit tous les chagrins et les fait presque aimer, puisque c'est sa main qui les a envoyés.

Nous avons eu partout , à Nancy, à Paris , à Flavigny, une belle fête de saint Dominique. Mgr Menjaud a présidé celle de Nancy, et Mgr l'archevêque celle de Paris. Quant à Flavigny, Mgr de Dijon n'a pu y venir, mais il s'y est rendu des environs cent dix personnes, la plupart ecclésiastiques, qui toutes ont dîné au couvent. On avait prévu cette affluence, et l'on avait envoyé de Dijon et de Paris tout ce qui était nécessaire pour une si grande foule. Tout s'est passé pieusement et cordialement, et je ne saurais vous dire toute l'affection que l'on nous montre dans ce pays, qui continue à fournir de bons sujets à notre noviciat.

Nous avons couru de grands risques à Chalais. On avait découvert la toiture d'une partie du couvent pour exhausser les murs ; le lendemain du jour où ce travail s'est terminé, il est venu fondre sur ces montagnes un abîme de pluie qui a duré trente heures, et qui a tout entraîné, noyé, bouleversé, raviné. On a eu bien de la peine à détourner les eaux, et si la toiture n'avait pas été achevée de la veille, la maison se serait remplie de fond en comble, et il n'y aurait eu aucune possibilité de la sauver. Les pays au-dessous de Chalais ont beaucoup souffert, comme vous avez pu le voir dans les journaux. Voreppe, qui est notre commune, a manqué d'être engloutie par un torrent. Il faut espérer que nous en voilà quittes pour cette année; mais la leçon a été forte.

Ma santé a souffert pendant quinze jours de la variation de la température. Le sang se portait à la gorge et à la tête, et je n'ai pu prêcher à Saint-Thomas d'Aquin pour la fête patronale, comme je l'avais promis. Maintenant tout va bien.

Le P. Jandel est avec nous depuis deux jours. Il part demain pour l'Angleterre et l'Irlande.

Adieu, revenez-nous promptement, et tâchez de prendre un peu sur vous. Je vous renouvelle l'expression de mon respectueux et sincère attachement.

SOIXANTE-CINQUIÈME LETTRE

Gand, 2 février 1852.

Il n'y a rien de tragique dans mon départ de France et dans l'interruption de mes conférences de Notre-Dame. Dans un moment où la tribune et la presse sont muettes, j'ai pensé avec beaucoup de mes amis, qu'une parole un peu fortement chrétienne et libérale pourrait donner lieu à de graves inconvénients, soit qu'elle fût exploitée par les amis ou par les ennemis du nouveau pouvoir, et je me suis arrêté à garder moi-

même le silence, comme plus digne et plus sûr. C'était aussi la pensée du révérendissime vicaire général de notre ordre à Rome, qui m'avait plusieurs fois témoigné ses inquiétudes au sujet de cet hiver.

Une fois ma résolution prise, j'ai mieux aimé quitter la France, pour ne pas être exposé, d'une part, à toutes sortes d'observations contradictoires, d'un autre côté, pour mettre à profit le premier moment de loisir que j'aie eu depuis longtemps, en visitant nos maisons de Belgique, de Hollande, d'Angleterre et d'Irlande. C'est dans ces provinces du Nord que repose tout l'espoir de notre Ordre, et il est d'une grande importance pour nous de resserrer les liens qui les unissent déjà à notre province de France.

Je compte être de retour en France vers la mi-avril.

Si vous êtes assez bonne pour me donner de vos nouvelles, comme je vous en prie, veuillez tout simplement adresser vos lettres à notre couvent de Paris sous mon nom. Elles me parviendront partout où je serai.

Veuillez présenter mes hommages respectueux

à M. et Madame de ***. Tout émigré que je sois, je ne les oublie point.

Priez pour moi, comme je prie pour vous et pour l'amie commune que nous avons perdue.

Je vous renouvelle, de loin comme de près, l'expression cordiale de mon sincère et respectueux attachement.

SOIXANTE-SIXIÈME LETTRE

Flavigny, 27 mars 1852.

Votre lettre du 22 m'est parvenue au moment où je rentrais en France après un voyage de deux mois. J'y ai retrouvé votre douleur et votre amitié, toutes les deux inaltérables. Je compatis à l'une et je jouis bien de l'autre. C'est en s'éloignant de son pays que l'on apprend à l'aimer et à comprendre tout le prix des âmes qui nous y sont chères. Cependant je ne regrette pas mon absence. Comme vous le dites, elle était opportune, nécessaire, et je crois que la divine

Providence m'a bien inspiré. Ç'a été d'abord pour moi une heureuse occasion de connaître des pays considérables, et de voir de près les éléments que Dieu prépare de tous côtés pour la résurrection de notre ordre. Cette connaissance, dans ma position, m'a été très-utile.

J'ai admiré beaucoup de choses en Angleterre ; c'est un grand peuple, bien différent de nous, mais qui ne m'a pas fait regretter d'être né Français. Notre pauvre pays est dans une épreuve bien dure à traverser ; j'ai la confiance qu'il la traversera, qu'il y deviendra meilleur, plus religieux, plus favorable à la vraie liberté dont il a toujours jusqu'ici méconnu les lois, par suite de son éloignement pour la religion. Ces deux grandes idées, la religion, la liberté, mûrissent ensemble dans son cœur, et les hontes qui l'accablent aujourd'hui seront le creuset où il se purifiera. C'est là ma foi. Je ne puis désespérer.

Si les catholiques étaient bien dirigés, ils hâteraient beaucoup la fin de l'épreuve et le retour général de la nation à de saines idées et à un meilleur sort. Mais hélas ! qui nous

dirige? On n'entend, on ne voit, que deux ou trois journalistes qui semblent avoir pris à tâche par leurs palinodies, leur âpreté et la résurrection de systèmes odieux, de nous vouer au mépris et à la haine de cette génération.

Je demeurerai à Flavigny jusqu'à nouvel ordre et, dans tous les cas, jusqu'à la fin d'avril. C'est là que doit s'ouvrir et se tenir notre premier chapitre provincial, dont je prépare les éléments. Il est convoqué pour le lundi 26 avril. Après que ce travail sera terminé, il est probable que je ne retournerai point encore à Paris, mais que je consacrerai tous les mois de l'été, dans cette belle et pieuse retraite, à quelque autre travail que j'ai dans l'esprit. Ce ne serait qu'à l'Avent prochain que je reviendrais à Paris.

Voilà les plans; mais qu'est-ce que les plans de l'homme?

SOIXANTE-SEPTIÈME LETTRE

Flavigny, 8 mai 1852.

J'ai bien pensé à vous, il y a trois jours, et à l'excellente amie que nous avons perdue sitôt à pareille époque. Ce jour aura été pour vous une grande douleur. La mienne est plus calme sans doute ; mais elle est réelle.

Je regrette bien vivement cette âme si élevée et si bonne, l'une de celles avec qui j'ai pu m'entendre ici-bas dans un temps de passions et de partis, où il était si difficile de trouver des intelligences impartiales. La sienne l'était au plus

haut point, et tout son commerce répondait de lui-même à mes besoins intérieurs. Elle m'a souvent donné d'utiles conseils, qui ont contribué, en plus d'une occasion, à me tracer une ligne convenable dans les situations laborieuses où je me suis trouvé.

Enfin nous l'avons perdue, malgré tout son mérite et toute l'affection que nous lui portions. Il nous faut travailler à la rejoindre, et quel que soit le cours de notre vie, ce sera toujours bientôt. Ainsi ne vous attristez qu'avec sagesse et avec courage, comme une chrétienne et une âme forte.

Je ne vous dis rien de moi. Nous avons tenu notre premier chapitre provincial. Les prieurs de nos quatre grandes maisons étaient réunis ici sous ma présidence. Nous nous sommes trouvés vingt-sept au chœur et à table, ce qui ne nous était jamais arrivé. Nos novices viennent avec plus d'abondance que jamais, et de tous les côtés. J'en serais presque effrayé, si, depuis treize ans, Dieu ne nous avait soutenus dans nos besoins par une providence constante et merveilleuse. Ce serait une ingratitude de ma part de ne pas compter sur lui.

Cependant priez pour moi et pour nous tous. Vos prières sont puissantes puisqu'elles sont celles d'une âme affligée.

Je vous charge de tous mes hommages pour vos parents, et vous renouvelle l'expression de mes sentiments respectueux et inaltérablement affectionnés.

SOIXANTE-HUITIÈME LETTRE

Flavigny, 14 août 1852.

Votre lettre du 19 juillet m'est parvenue ici, après mon pèlerinage de Toulouse, qui s'est heureusement accompli malgré de terribles chaleurs.

Je ne connaissais pas le Languedoc, quoique ce fût la patrie de mon Ordre et son berceau. Ç'a été pour moi une joie toute spirituelle de visiter les principaux lieux où saint Dominique a laissé ses premiers souvenirs : Montréal, Prouille, Fanjeaux, Toulouse, Muret, Castres.

Vous savez que Prouille a été le premier mo-

nastère de notre Ordre. Il n'en reste plus rien, pas une pierre; mais le champ où s'élevait ce magnifique monastère, le plus riche de France, est parfaitement encore reconnaissable, parce qu'il est encadré entre deux routes et un ruisseau qui se coupent à angle droit. Il y a dans un coin une auberge qui porte le nom d'*Auberge de Prouille :* c'était l'hospice où l'on recevait les étrangers.

Fanjeaux est un village qui domine Prouille, et d'où l'on découvre en même temps la chaîne des Pyrénées et la plaine du haut Languedoc; le souvenir de saint Dominique y est encore tout vivant par le miracle qu'il y opéra, et par l'église, qui est la même que de son temps. On y montre la maison où il logea, et le rocher, du haut duquel, regardant la plaine, il désigna l'emplacement de Prouille par un signe de croix. Les gens du pays appellent ce rocher *Seignadon,* c'est-à-dire *signe de Dieu*. J'ai dit la messe dans l'église le jour même de la Saint-Henri, ma fête ; je l'ai dite aussi à Muret, célèbre par la bataille où le roi d'Aragon et le comte de Toulouse furent vaincus par Simon de Montfort.

On m'a parfaitement reçu à Toulouse, et tout s'y est bien passé.

Au retour je me suis arrêté à Lyon, et j'ai pris possession du magnifique pensionnat d'Oullins, que nous avons acheté, ou plutôt qu'on nous a cédé pour servir de base à la fondation d'un *Tiers-Ordre enseignant régulier.* C'est la Providence qui m'a suggéré cette idée, et qui m'a mis dans les mains, par une sorte de miracle, tous les éléments de cette fondation.

Les premiers novices viendront à Flavigny vers la mi-septembre et y feront leur noviciat d'une année sous ma direction. En attendant, l'institution continue à être dirigée par les anciens propriétaires, qui sont de très-bonnes gens et des hommes distingués.

Me voici donc à cinquante ans, avec une œuvre toute nouvelle sur les bras. Priez Dieu qu'elle me réussisse comme les autres et me donne les mêmes consolations.

Je ne vous dis rien de la politique. La France, tout engourdie qu'elle est, commence à sentir le joug qu'on lui a imposé, et les élections pour les conseils généraux ont montré que la grande

majorité n'accepterait point ces simulacres nouveaux dont on pare sa servitude.

Notre fête de Saint-Dominique s'est bien passée partout. Mgr l'archevêque de Paris est venu aux Carmes, et s'est montré pour nous plus aimable qu'il ne l'avait jamais été. Il y a sept mois que je n'ai eu l'occasion de le voir, depuis mon départ pour l'Angleterre. La fondation du Tiers-Ordre enseignant renvoie bien loin les conférences de Notre-Dame en ce qui me concerne; mais je ne sais pas encore si l'Archevêque a renoncé à moi. Ce sera chose définitive pour lui comme elle l'est pour moi à notre première entrevue.

Je pense que vous êtes revenue des eaux de Plombières, et qu'elles vous auront fait quelque bien au corps, sinon à l'âme. Je m'unirai à vous demain dans le souvenir particulier de notre pauvre amie.

Adieu, présentez mes hommages respectueux à vos bons parents, et agréez l'expression de mes sentiments tels que vous les connaissez, c'est-à-dire bien sincèrement et cordialement affectionnés.

SOIXANTE-NEUVIÈME LETTRE

Flavigny, 9 octobre 1852.

J'ai été sur le point d'aller vous voir lors de mon dernier passage à Paris. L'incertitude au sujet de votre présence et le peu de temps que j'avais ne m'ont pas laissé suivre mon mouvement ; une autre fois je serai plus heureux. Ce n'est pas ma faute si je vais si vite ; les affaires me conduisent autant que je les conduis, et le temps me devient tous les jours plus précieux par l'accroissement de mes occupations.

Je n'ai pas vu Mgr de Paris depuis la mi-janvier;

il était encore en Allemagne lorsque j'ai passé quelques jours à Paris en septembre. Il est venu à notre fête de Saint-Dominique, a assisté à la messe, dîné avec nos Pères, et s'est montré on ne peut plus cordial pour eux et pour moi, répétant à diverses reprises que je manquais seul à la fête. Il a nommé le R. P. Souaillard pour me remplacer provisoirement dans l'examen du concours des chapelains de Sainte-Geneviève; il désire vivement que je reprenne mes conférences. Mais le moment n'est pas venu, et d'ailleurs la fondation du tiers-ordre enseignant va m'occuper toute cette année.

Cette fondation est un grand fardeau à la fin de ma carrière; mais elle s'est présentée si naturellement, avec des chances si favorables, que j'aurais cru manquer à la volonté de Dieu en m'y refusant. Ce sont cinq jeunes professeurs d'Oullins qui commencent avec moi; la maison nous appartient dès aujourd'hui et continue jusqu'à nouvel ordre d'être conduite par les anciens directeurs. C'est un magnifique établissement et qui jouit, depuis dix-neuf ans, d'une excellente réputation. Sans doute, l'avenir est

incertain ; mais que ferait-on ici-bas si l'on attendait pour agir la certitude que l'on aura un siècle de stabilité ? Tout dans le monde est bâti sur la poussière et sur un volcan ; mais Dieu est par-dessous et donne aux œuvres qu'il inspire la perpétuité, même au milieu des secousses et des ruines. Qui eût dit, en 1839, lorsque je prenais l'habit de Saint-Dominique, que, dès 1851, cet Ordre aurait vu passer en France deux gouvernements et leur survivrait ? Louis-Philippe se croyait bien autrement assuré que moi de demeurer en France, lui et sa postérité : où est-il mort, et où est sa postérité ? Dieu est la grande force, il se plaît à fonder sur un sable mouvant, pour donner la preuve aux hommes que c'est lui qui fait, et non pas eux. Je suis d'ailleurs toujours résigné d'avance à périr quand je fais quelque chose, et ma consolation est de penser que, même en périssant, je serais tranquille parce que j'aurais fait mon devoir et travaillé pour le bien.

Je pense comme vous sur tout ce que nous voyons. C'est une honte ineffaçable, mais tels sont les hommes. Il faut se tenir debout au milieu de leur abaissement et remercier Dieu qui

nous a donné une âme capable de ne pas fléchir devant les misères que le moment couronne. Ces flots d'illusion et d'adulation passeront, et ils n'empêcheront pas le bon sens de subsister et de reprendre son cours avec une nouvelle force.

Dieu vous afflige beaucoup, et vous avez raison de dire que ce sera une belle chose d'être une fois sorti de ce monde. Ne fût-ce que pour inspirer ce sentiment, on conçoit tous les maux que Dieu permet. Je prends bien part à vos chagrins, et vous prie d'agréer, non comme une compensation, mais comme une vérité, l'expression de mon sincère et inaltérable attachement.

SOIXANTE-DIXIÈME LETTRE

Flavigny, 27 février 1853.

Je reçois à l'instant la nouvelle de la mort de M. de C..., et je m'empresse de vous en faire mes compliments de condoléance. Dieu lui avait donné une longue et belle vieillesse ; il vient de le rappeler à l'éternité, qui est notre rendez-vous final, et pour nous, chrétiens, c'est une grande consolation que cette pensée. Comme nous sommes précédés, nous précéderons un jour ; nous retrouverons et nous serons retrouvés. Je prends part néanmoins à votre douleur, et d'autant plus

que j'ai connu M. votre père, et que j'ai reçu de lui toujours un accueil bienveillant. Je me rappelle sa douce et spirituelle figure. Il est rare de conserver aussi longtemps une aimable sérénité. Elle était parfaite chez lui, et je ne l'ai jamais abordé sans plaisir.

Veuillez présenter à Madame de C... l'hommage respectueux de mes regrets, et agréez l'expression cordiale de mes humbles et dévoués sentiments.

SOIXANTE ET ONZIÈME LETTRE

Flavigny, 27 juin 1853.

Il y a bien longtemps en effet que je n'ai eu le plaisir de vous voir. J'ai traversé Paris plusieurs fois, mais sans m'y arrêter, et, quoique la pensée me soit venue naturellement de vous chercher à tout hasard à Versailles, les circonstances ne me l'ont pas permis, bien contre mon gré.

Je demeure habituellement à Flavigny, sauf de rapides voyages pour les affaires de notre province. Ainsi ai-je fait récemment un voyage en

Provence, pour y voir une chapelle que nous offrait M. le marquis de V..., mais qui n'a amené aucun résultat, parce que la situation ne m'a pas paru suffisante. Dans quelques jours je ferai une autre visite à Oullins et à Chalais. Cette affaire d'Oullins marche toujours à notre satisfaction. Les quatre jeunes gens qui sont venus ici pour faire leur noviciat du Tiers-Ordre, ont constamment montré beaucoup de courage, de persévérance et de bonnes qualités. Nous prendrons possession définitive avant la rentrée scolaire prochaine, et tout annonce un heureux succès. Nous avons beaucoup d'amis à Lyon qui nous attendent, et l'opinion publique nous y est généralement favorable.

Vous voyez que je suis aussi libre que par le passé, si ce n'est davantage. Mon séjour hors de Paris, loin d'être une conséquence fâcheuse de la situation que j'ai prise, en est un des bénéfices. Paris est un lieu très-accablant pour moi, et où je ne puis éviter d'être mêlé, quand j'y suis, à des choses qui m'ôtent de mon indépendance. Aussi, à toutes les époques, n'y ai-je habité que passagèrement, sauf les années 1850

et 1851, où à cause de la fondation des Carmes, j'ai dû y faire un séjour continu. Flavigny est très-commode pour moi, parce qu'il est central, et que de là, je me peux rendre partout en chemin de fer avec facilité. Quand le chemin de Paris à Lyon sera terminé, avec les embranchements sur Besançon, Mulhouse et la Lorraine, je serai au milieu d'un réseau que je pourrai croire fait exprès pour mon agrément.

Il ne faut pas vous étonner, Madame, de n'être d'accord avec personne sur les grandes questions de notre temps : c'est le sort des esprits qui ne sont pas à la remorque des intérêts et des partis. Dès que l'intelligence s'élève au-dessus des passions qui forment les partis et des avantages qui subjuguent les convictions, l'on se trouve dans une région solitaire où n'habitent que Dieu, la conscience et la raison, trois hôtes assez nobles de race et qui peuvent consoler de vivre dans un désert.

Vous en êtes là ; c'était là aussi que vivait notre commune amie, que nous avons si tôt perdue, et c'est cette conformité de généreuse inspiration qui nous avait réunis tous trois, jusqu'au jour

où la mort nous a éloignés sans nous séparer.

L'Empire a pour lui les intérêts menacés, les âmes lassées, toutes les nécessités sorties d'une société élevée sans principes en politique et en religion. L'Angleterre est façonnée depuis cinq siècles à son gouvernement; elle y croit avec unanimité; la France a brisé en un jour sa vieille monarchie, son clergé, son aristocratie, ses parlements, et ce n'est pas en soixante ans que l'on rebâtit sur des ruines aussi considérables.

Il nous faudra un siècle ou deux pour nous asseoir, si jamais nous devons l'être, et d'ici là nous oscillerons entre un despotisme illimité et une liberté mal réglée, comme ces balles suspendues à un fil, qui décrivent de longues courbes en sens divers jusqu'à ce que peu à peu elles demeurent immobiles à leur centre de gravité. Il faut nous y résigner.

Heureux ceux qui ne désespéreront pas, et qui, selon leurs forces et leur temps, travailleront avec patience à ce siècle futur où la civilisation chrétienne s'étendra sur les cinq parties du monde, et y établira le règne d'une

liberté sincère sous une autorité respectée! Ce siècle est loin, mais il viendra. Je ne croirai jamais que Dieu se soit fait homme, soit mort ici-bas, et nous ait laissé l'Évangile, pour aboutir au triste spectacle que présente le monde depuis dix-huit cents ans.

Nous n'avons vu que l'ébauche; notre postérité verra la statue. Le travail est long parce que le but est grand, et que deux forces, la Providence divine et la liberté humaine, y concourent dans d'égales proportions. Ne vous lassez donc point. Si vous aviez assisté aux misères des temps antérieurs, vous pardonneriez beaucoup au vôtre. De grands biens, inconnus de nos pères, nous sont assurés : une paix presque constante, une douceur dans les lois et les mœurs, une régularité dans l'administration, une égalité qui aurait passé pour chimérique, un rapprochement inouï des peuples. N'est-ce là rien? Je vis porté dans une espérance qui arrête mes mépris; je compatis et je pardonne beaucoup, l'œil fixé sur un avenir qui remplit mon âme.

SOIXANTE-DOUZIÈME LETTRE

Sorèze, 14 août 1855.

Votre bon souvenir de Barèges m'est parvenu tout au travers de notre distribution de prix. Depuis le 8 août, nous sommes en vacances ; mais les vacances me laissent à Sorèze comme auparavant, et je ne compte pas en bouger. J'ai beaucoup à faire pour préparer la rentrée, soit matériellement, par des réparations, soit sous d'autres rapports. Il n'y a plus qu'une quinzaine d'élèves ici et quelques maîtres. C'est un grand changement. Mais le noviciat tout entier reste

avec moi, et j'attends vers la fin du mois nos Tiertiaires d'Oullins. Nous ferons ensemble une retraite générale. Ce sera la première, et j'y attache beaucoup de prix.

J'achève en ce moment une notice sur M. Ozanam, qui se réfère à la publication de ses œuvres. Les quatre premiers volumes ont paru, et vous avez dû les recevoir comme moi, ou bien ils vous auront été adressés en votre absence. On imprime les quatre derniers, et de ma part, je fais tout ce que je peux pour rendre à sa mémoire ce qui lui est dû. On ne saurait trop propager le culte et le souvenir des belles âmes dans un temps où il y en a si peu.

Vous me parlez de la possibilité de venir à Sorèze. J'ai accueilli cette espérance avec joie; mais je n'ai pas compris comment vous pouviez y venir de Luchon en passant par Versailles. Peut-être aviez-vous l'intention de vous rendre à Versailles par Toulouse, Montpellier et le chemin de fer de Lyon. En ce cas, il est vrai, vous auriez passé à deux heures de nous, soit que vous eussiez pris la route de Carcassonne ou celle de Castres pour gagner Montpellier. Si telle a été

votre pensée, je regrette que vous ne l'ayez pas suivie. Vous auriez vu notre belle école et votre vieil ami. Une autre fois nous serons plus heureux. Même pour retourner à Bordeaux, la route de Luchon par Toulouse doit être aussi courte, et elle est plus agréable que l'autre.

Ma notice sur Ozanam paraîtra vers le 15 novembre. Je vous l'enverrai aussitôt qu'elle aura paru.

SOIXANTE-TREIZIÈME LETTRE

Sorèze, 26 octobre 1856.

Voilà deux mois que j'ai sous les yeux votre lettre du 1er septembre, écrite de Bagnères de Luchon et m'annonçant votre départ de Bordeaux pour Paris, non en passant, mais définitivement. Je vous félicite de cette nouvelle destination, puisqu'elle vous rapproche de Madame votre mère et des lieux où s'est passée la plus grande partie de votre vie. Il me semble que vous êtes un peu Parisienne. Pour moi, je perds à votre éloignement, puisque j'ai beaucoup moins de

chance de vous voir à Paris qu'à Bordeaux, non-seulement à cause de la distance, mais parce qu'un sentiment ne me permet pas de rechercher Paris. J'y ai des ruines en bien des choses et en bien des personnes, et il me serait pénible de m'y retrouver. On ne traverse pas les révolutions sans laisser derrière soi bien des illusions et bien des amitiés. En confirmant des liens et en les rendant sacrés, elles en brisent d'autres. Il n'est donc pas probable que je vous revoie de sitôt.

Ce qui m'a empêché de vous écrire, c'est la multitude des affaires relatives à l'école de Sorèze et au Tiers-Ordre enseignant. Vous ne vous doutez pas de ce qu'est une administration de ce genre, surtout dans les commencements, où tout est à créer. Puis, je suis un homme régulier, ne me pressant pas, faisant chaque jour la besogne échue, d'où il s'ensuit qu'elle se renouvelle chaque jour.

Vous avez été affligée comme moi de ces derniers débats. Ce sont de bien grandes et bien tristes misères. Une de mes joies, dans ma retraite, est d'être éloigné de ce spectacle et

de passer ma vie avec des jeunes gens purs encore de bassesse. Cependant j'écris quelque peu dans *le Correspondant*, organe de l'école opposée au fanatisme que vous savez. Il y a là une réunion d'esprits graves, honnêtes, profondément chrétiens et d'un libéralisme sincère.

Je n'ai pas voulu me séparer d'eux, en me retranchant dans un silence égoïste. Aussi arrive-t-il que j'ai ma part de la haine qu'on leur voue, et si elle éclate un peu moins, c'est parce que je suis éloigné et dans une vie plus obscure, dont je rends grâce à Dieu. C'est, du reste, l'honneur de ce monde d'être en butte à l'animadversion des gens de parti dont on n'épouse pas les querelles et les préventions.

Soyez donc heureuse à Paris. Ne m'y oubliez pas, et quoique je soupçonne vos prières d'être quelque peu hérétiques, prononcez-y mon nom quelquefois.

Je vous prie d'offrir mes compliments à M. de ***, et vous renouvelle l'hommage de mon attachement respectueux et sincère.

SOIXANTE-QUATORZIÈME LETTRE

Sorèze, 31 janvier 1857.

Voici le mois de janvier qui s'achève et je n'ai pas encore répondu à votre bonne lettre du jour de l'an. Pardonnez-le-moi. Je l'ai lue plusieurs fois, et je viens de la relire encore. Les sentiments que vous m'y exprimez me rappellent les temps déjà anciens où vous m'avez accueilli pour la première fois avec la digne amie que nous avons perdue. Voilà bientôt plus d'un quart de siècle! Tout a été transformé, la mort est venue, mais vous êtes demeurée fidèle aux sentiments que

nous avions tous les trois sur toutes choses. Cela est bien rare.

Je vois avec plaisir que vous êtes rentrée à Paris. C'est naturellement le séjour qui doit vous plaire davantage. Il vous rapproche d'ailleurs de M..., dont la belle vieillesse est une grande bénédiction. Je vous prie, la première fois que vous la verrez, de lui présenter mes félicitations et mes hommages respectueux. Ce n'est plus le temps où elle avait la bonté de me recevoir à Versailles, et je ne sais, en vérité, quand il reviendra.

Assurément j'aurais bien de la joie de retrouver mes amis de Paris ; mais, outre que mes occupations me retiennent ici, vous savez que de choses tristes m'en éloignent.

Voilà Mgr Sibour remplacé sur le siége de Paris. Son successeur est mon compatriote ; mais je l'ai à peine vu une fois ou deux, et je ne sais quel il sera. Autant que j'en aie quelque notion, il n'est pas du parti extrême et violent qui nous fait tant de mal.

Je pars lundi, 3 février, pour visiter nos maisons d'Oullins et de Bourges. Je serai de retour

le 14. C'est une bien petite absence, et cependant elle me coûte.

Nous nous préparons à célébrer la fête séculaire de l'École, c'est-à-dire l'anniversaire centenaire de sa fondation. Cette fête aura lieu le mercredi 12 août prochain. Beaucoup d'anciens élèves y seront invités, et j'espère que cela sera beau, neuf et touchant.

Adieu, veuillez présenter mes compliments à M. de*** et agréez l'hommage de mes sentiments respectueux et affectionnés.

SOIXANTE-QUINZIÈME LETTRE

Sorèze, 26 octobre 1857.

J'ai appris avec peine la perte que vous avez faite récemment. De mon côté, j'ai essuyé une perte bien grande.

Madame Swetchine, qui a été pour moi pendant vingt-cinq ans une seconde mère, m'a été enlevée. Je suis venu à Paris pour assister à ses derniers moments, et j'ai passé six jours près d'elle. Malheureusement le devoir me rappelait à Sorèze, et je n'ai pu lui fermer les yeux comme j'aurais souhaité. C'était une intelli-

gence de premier ordre, un cœur admirable de bonté, de foi, de piété, de charité. Je la regarde comme une des âmes que Dieu avait mises sur mon chemin pour m'éclairer et me guider. Quoique son secours me fût devenu moins nécessaire et que l'éloignement eût diminué nos relations, cependant j'ai ressenti vivement sa perte. Elle m'a rappelé celle de notre commune amie, Madame de La Tour du Pin, si remarquable aussi, si bonne, si dévouée. C'est une chose singulière que j'aie trouvé dans l'aristocratie mes meilleurs amis, Madame de La Tour du Pin, Madame Swetchine, Madame de M., M. de Montalembert, moi si peu en rapport avec le monde et les salons.

J'ai appris avec plaisir que vous rentriez à Versailles. C'est là que je vous ai connue, que je vous ai vue souvent avec cette chère Madame de La Tour du Pin. J'aime Versailles à cause de sa solitude, et il m'a toujours semblé que j'aurais aimé à y vivre.

Sorèze est aujourd'hui mon Versailles. Il est solitaire comme le palais de Louis XIV, et il a aussi quelque célébrité que nous avons rajeunie

dans une fête magnifique au mois d'août dernier. Maintenant nous voici dans l'activité d'une rentrée. Comme les années précédentes, et même davantage, la Providence nous a bénis. Le nombre de nos élèves s'accroît toujours, quoique dans des proportions modérées, et si les choses continuent à se passer ainsi pendant quelques années encore, nous arriverons à la mesure que je souhaite. Nous serons, cette année, cent quatre-vingt-dix élèves, dont cent soixante-dix pensionnaires. C'est déjà, à la campagne, un beau résultat, et qui suffit pour nous faire marcher honorablement. Mais je suis surtout consolé par le progrès constant de nos élèves dans la discipline, le travail, la religion et les bonnes mœurs. Je vous assure que je n'ai jamais été plus heureux. Je suis las du monde, que je n'ai jamais aimé d'ailleurs, et je souhaiterais de finir ici ma carrière. Il en sera ce qu'il plaira à Dieu.

SOIXANTE-SEIZIÈME LETTRE

Sorèze, 26 avril 1858.

Tout ce que l'on vous a dit sur l'école de Sorèze est dénué de fondement. Nous avons cent quatre-vingts élèves et non pas cent. Il est vrai que de 1812 à 1830 il y en a eu trois cent cinquante en moyenne; mais c'était à une époque où il n'y avait aucune concurrence dans l'enseignement. Depuis, l'école était tombée en décadence. Nous l'avons prise dans une situation presque désespérée, et elle n'a cessé de se relever dans nos mains, malgré une concurrence qui

s'étend chaque jour. La discipline, le travail, la religion et les mœurs y fleurissent; nos succès aux examens du baccalauréat s'accroissent chaque année; l'état financier est excellent, et, pour mieux vous rassurer, je vous envoie la circulaire que j'ai récemment adressée à nos actionnaires et à nos familles. Une école se crée sa réputation si elle la mérite; ce n'est qu'une affaire de temps et de persévérance, et grâce à Dieu, nous en sommes pourvus.

Je regrette que vous soyez venue jusqu'à M... sans pousser jusqu'à Sorèze. C'était l'affaire de quelques heures. Je dois venir à Paris passer les journées du 30 et du 31 mai; ce sera malheureusement un temps trop court pour que j'aie l'espérance de vous chercher à Versailles. Voyez s'il y aurait moyen de nous rencontrer à Paris.

C'est votre faute si vous ne me lisez pas dans *le Correspondant*. Ce recueil ne coûte que 25 francs d'abonnement par année, et il est le rendez-vous de tout ce qu'il y a dans la ligne de nos pensées et de nos sentiments. Ma *Seconde lettre sur la vie chrétienne* y paraîtra le 25 mai, et ainsi de deux mois en deux mois, pendant

huit ou dix ans, si Dieu prête vie à ma correspondance, au *Correspondant* et à moi.

Je suis bien aise que vous gardiez vos appartements à Versailles, malgré votre exil momentané. Un appartement est un lien qui nous rappelle. J'aime Versailles. Je vous y ai vue avec cette chère amie que nous n'avons plus, et je m'en souviendrai toujours, ainsi que des bontés de M. et de Madame de C... Veuillez, je vous prie, présenter mes hommages à cette vénérable mère que Dieu vous conserve. C'est une belle et longue vieillesse, que je désire revoir.

Adieu. Abonnez-vous au *Correspondant*; ne croyez pas à ce que vous entendrez dire de nous, et soyez persuadée du sincère et respectueux attachement avec lequel je demeure

Votre vieil ami.

SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME LETTRE

Sorèze, 3 août 1858.

J'ai bien tardé à répondre à votre lettre du 23 mai, qui m'a été remise à Paris par M. de B... Il m'a trouvé sur ma porte prêt à sortir, et j'ai eu le chagrin de ne pas le recevoir comme j'aurais voulu.

Cette lettre m'annonçait votre voyage aux Pyrénées après un séjour en Lorraine, et, plus tard, votre établissement à ***. Au milieu de tout cela je ne sais plus où vous prendre, et je vous

écris à tout hasard à Versailles un mot de ralliement.

Nous voici à la veille de notre distribution des prix. Elle a lieu le 11 août. Immédiatement après, j'irai faire la visite provinciale à Bourges et à Oullins, et je rentrerai à Sorèze vers le 25 août. J'en devrai repartir dans les premiers jours de septembre pour assister au chapitre provincial de notre ordre à Flavigny, et marier la fille aînée de M. de Montalembert à Paris. Je serai de retour à Sorèze vers le 20 septembre, pour n'en plus bouger. Ceci vous soit dit pour que, s'il vous prenait envie de me faire une visite à Sorèze, je n'eusse pas le malheur que vous vous présentassiez en mon absence.

Vous me demandez si j'ai des ennemis à X... J'en ai beaucoup partout, et à X... plus qu'ailleurs. Arrangez-vous là-dessus, et sachez d'avance que Sorèze est à moitié mort, que je vais le quitter de désespoir, que les élèves sont en révolte quasi permanente, et le reste à l'avenant. Je ne vous nomme pas la source de ces nouveaux bruits; vous avez trop d'esprit pour ne pas la découvrir vous-même.

Adieu, je suis heureux que la *fortune* vous porte dans mon voisinage, et je souhaite que vous n'en soyez pas mécontente.

Veuillez agréer mes excuses du retard de ma réponse, et avec elle l'hommage de mes sentiments respectueux et de mon fidèle souvenir.

SOIXANTE-DIX-HUITIÈME LETTRE

Sorèze, 3 février 1859.

Je ne trouve pas absurde comme vous l'usage de s'envoyer des vœux et des compliments au premier jour de la nouvelle année, et cependant vous voyez que je suis bien en retard pour m'acquitter de ce plaisir et répondre à votre lettre du 3 janvier dernier. Ce retard est dû à une tournée que j'ai faite tout récemment dans nos maisons et colléges. J'ai passé trois jours à Paris en courant à toute vitesse au travers de tout ce que j'avais à y faire, et il ne m'a pas été possible

bien entendu, d'aller vous surprendre à Versailles. Maintenant je suis pour ne plus bouger jusqu'à l'été, et peut-être jusqu'à l'automne.

On vous a induite en erreur sur le monastère que nous construisons près de Castelnaudary. Il s'agit de notre ancien couvent de Prouille, le premier fondé par saint Dominique, et qui avait été ruiné de fond en comble à la grande révolution. Il se rebâtit, en effet, mais ce n'est pas par nous et pour nous. Une dame veuve et riche s'est donné la mission de le relever, et elle y mettra probablement des religieuses Dominicaines.

Quant au couvent de Saint-Maximin, nous sommes, en effet, en voie de l'acquérir pour y transporter notre couvent d'études, celui de Chalais étant devenu trop étroit pour le nombre de nos étudiants. C'est une célèbre et ancienne maison de notre Ordre, avec une église monumentale, qui est située entre Aix, Marseille et Toulon, au centre de la Provence. Il en reste une grande partie. L'église est très-bien conservée; mais elle est communale, et nous ne songeons pas à l'acquérir.

Vous voyez qu'il faut bien rabattre des magnificences qu'on nous suppose.

Adieu. Je vous renouvelle mes remercîments de votre bonne visite à Sorèze, et j'espère qu'elle ne sera pas la dernière ; mais venez pendant l'été.

Votre respectueux et affectionné.

P. S. J'ai vu à Paris M. de Montalembert, son procès l'avait guéri et il était rajeuni de dix ans.

SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME LETTRE

Sorèze, 31 décembre 1859.

J'ai attendu le dernier jour de l'année pour vous remercier de votre souvenir et de vos vœux, et je vous prie d'agréer les miens unis aux sentiments que nous conservons l'un et l'autre pour notre amie commune, cette bonne et chère Madame Eudoxie de La Tour du Pin. Nous gravitons vers elle chaque année, et un jour c'est avec elle que nous célébrerons le premier jour de l'an, qui sera celui de notre éternité.

Je ne sais si, à notre prochaine entrevue,

j'aurai l'honneur de vous saluer en académicien. Mes amis ont posé ma candidature, je l'ai acceptée d'après ce qu'ils m'ont dit du grand nombre de voix dont ils sont assurés, et il semble qu'il y a bien des chances de succès. Madame Swetchine, avant de mourir, m'avait donné le conseil d'accepter ; ç'a été le dernier *avis* que j'ai reçu d'elle, et elle avait certainement un esprit très-fin au service de l'amitié. Elle voyait dans mon élection un honneur rendu à la religion, à mon Ordre, et un pas fait vers la réconciliation des esprits. Ces considérations m'ont engagé à suivre ma candidature. D'après les dernières lettres que j'ai reçues, c'est dans la séance du 5 janvier que l'Académie prononcera sur le jour de l'élection, et il paraît certain qu'elle aura lieu dans la seconde quinzaine de janvier. Les concurrents sont nombreux, à en croire les journaux ; mais ordinairement la lutte, au moment venu, se passe entre les deux ou trois noms qui ont rencontré le plus de faveur.

Je n'ai pas encore achevé la Vie de Madame Swetchine. M. de Falloux a pris le parti le plus heureux pour un genre d'existence semblable à

celle de notre amie ; il a fait de sa correspondance intime le tissu de la narration, ce qui permet de suivre le développement de l'esprit et du cœur parallèlement à celui des événements. En voyant le point de départ de Madame Swetchine, j'ai été tout étonné que la Providence nous ait rapprochés de si loin, elle grande dame russe, et moi un pauvre jeune homme de province sans lien avec personne. Elle a été pour moi, pendant vingt-cinq ans, une amie constamment dévouée, un consolateur et un conseil qui m'a épargné bien des fautes.

Nous avons 250 élèves, dont 233 pensionnaires ; la rentrée a été de 91 nouveaux, ce qui ne s'était jamais vu aux plus beaux temps de l'École. La maison marche on ne peut mieux ; les élèves travaillent, sont bons, religieux, moraux et distingués. Nous n'avons plus de place vide, et nous sommes obligés de construire un dortoir et de créer une quatrième cour dans la prévision d'un accroissement pour l'année prochaine.

Je suis toujours ici fort content et heureux. Je vais faire imprimer un écrit sur sainte Madeleine, que je vous enverrai pour vous convertir.

QUATRE-VINGTIÈME LETTRE

Sorèze, 31 janvier 1860.

Je prends une très-sincère part au coup qui vient de vous frapper. Il était attendu, puisque Madame votre mère était parvenue à un âge très-avancé; mais l'attente ne détruit pas la douleur de la séparation. Tout au plus la rend-elle moins saisissante au premier moment. Votre vraie consolation est dans la certitude où vous devez être qu'après une vie chrétienne et une mort résignée, Madame votre mère est auprès de Dieu, où vous la rejoindrez un jour.

A mesure que je vois la mort s'étendre autour

de moi, je suis toujours plus frappé du malheur de tant de pauvres gens qui vivent et qui meurent sans aucune connaissance ni amour de Dieu. C'est là, en ce monde, la seule chose terrible, et je la sens de plus en plus. Si je n'étais pas chrétien aujourd'hui, il me semble que je tomberais dans le dégoût et le désespoir.

Lorsque je me suis présenté chez vous, à Versailles, j'étais accompagné de M. de Falloux, et il ne m'était pas possible de l'amener près du lit de Madame votre mère. Sans cette circonstance, je n'aurais pas manqué d'aller lui présenter une dernière fois mes respectueux hommages.

C'est dans deux jours qu'a lieu l'élection de l'Académie. Elle paraît bien assurée ; mais il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir mis par terre, même quand l'ours est une Académie. En cas de succès, je vous inscrirai pour des billets ; mais il m'est impossible de vous dire d'avance le nombre dont je pourrai disposer en votre faveur.

Veuillez présenter mes hommages à M. de***, et agréez l'expression de mon sincère et respectueux attachement.

QUATRE-VINGT-UNIÈME LETTRE

Sorèze, 10 janvier 1861.

Vous vous êtes bien mise en avant pour me souhaiter la bonne année, et moi je suis bien en retard pour vous répondre. Mais j'attendais d'un jour à l'autre la fixation de ma réception à l'Académie française. Enfin c'est chose faite. C'est le jeudi 24 de ce mois qu'elle aura lieu, et que je revêtirai définitivement les insignes académiques. Je pars dès samedi prochain pour Paris, et regrette bien de ne pouvoir m'arrêter en passant si près de vous. Je puis du moins

vous offrir un billet, un seul pour la séance. J'en ai très-peu, et suis accablé de demandes appuyées sur l'amitié et d'anciens souvenirs. Je fais de mon mieux dans ce partage, et très-certainement si j'avais pu ne pas vous séparer de M. de *** dans cette occasion, j'en aurais été bien heureux. Veuillez-lui présenter mes excuses avec mes compliments, et lui expliquer mon impuissance avec l'art qui vous est naturel.

Ma santé est bien meilleure. Le sang, qui était appauvri, se refait chaque jour au moyen d'un régime tonique et d'un peu plus de repos que de coutume. Mais je sens encore çà et là un reste de défaillance dont il ne faut pas s'étonner, parce que, à mon âge, le sang ne se rajeunit que bien lentement et que la surabondance, s'il en reste, est bien diminuée.

Je ne vous dis rien de la chose publique et religieuse. Tout le monde attend un dénoûment prochain, et il est bien difficile de croire qu'une situation aussi profondément tendue puisse attendre longtemps encore une solution.

QUATRE-VINGT-DEUXIÈME LETTRE

Sorèze, 27 juin 1861.

Votre lettre du 2 juin ne m'a plus trouvé à Becquigny, et m'a rattrapé à Sorèze. J'ai passé un mois chez Madame de Vauvineux, et après avoir consulté, en passant à Paris, une de nos premières célébrités médicales, je suis revenu à Sorèze pour suivre le traitement qui m'a été tracé.

On n'a pas voulu que j'aille aux eaux de Vichy, et on m'a ordonné de prendre ici des bains artificiels analogues à ceux de ces sources

fameuses. J'ignore quel en sera le résultat, mais dès à présent, soit le mouvement du voyage, soit le repos, soit les remèdes, il s'est produit d'heureuses modifications dans ma santé.

J'espère avec la grâce de Dieu prendre le dessus sur la faiblesse où je suis tombé.

Il ne m'a pas été possible de m'arrêter à M..., lors de mon retour, car j'ai suivi la ligne de Lyon et de Montpellier.

Je vous remercie des indications que vous me donnez sur Roc-Amadour; je n'ai aucune incrédulité à l'égard des guérisons miraculeuses, mais il est bien difficile de se flatter qu'on sera du *petit nombre des élus;* toutefois je ne suis pas éloigné d'y faire un pèlerinage, lorsque les chaleurs le rendront plus commode et plus agréable.

Adieu, veuillez présenter mes hommages à M. de ***, et agréez mes très-respectueux et très-affectionnés sentiments.

Paris. — Imp. W. Remquet, Goupy et Cᵉ, rue Garancière, 5.

TABLE DES MATIÈRES

*


a39003 011068508b

